

PARANOÏA : TON CORPS EST MIEN



Raven

Paranoïa : Ton Corps est Mien

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Asepsie du Désespoir	4
Chapitre 2 : Le Seuil du Béton	11
Chapitre 3 : La Première Incision	17
Chapitre 4 : Rythmes Biométriques	24
Chapitre 5 : La Boîte Noire	30
Chapitre 6 : L'Anesthésie des Sens	37
Chapitre 7 : L'Observatoire du Voyeur	43
Chapitre 8 : La Mécanique du Plaisir	49
Chapitre 9 : Le Fantôme dans la Structure	55
Chapitre 10 : L'Inversion de la Douleur	61
Chapitre 11 : L'Écrin se Referme	68
Chapitre 12 : Le Banquet des Phobies	75
Chapitre 13 : L'Architecte Mis à Nu	82
Chapitre 14 : L'Ultime Désintégration	88
Chapitre 15 : La Fusion Pathologique	94
Chapitre 16 : Diagnostic Éternel	99

Chapitre 1

L'Asepsie du Désespoir

Le silence dans le penthouse de Park Avenue n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une substance gélatineuse qui pressait contre les tympans d'Isadora. À vingt-six ans, elle avait fait de son existence un laboratoire d'asepsie. Ici, l'air passait par trois systèmes de filtration HEPA avant d'oser effleurer ses narines. Les surfaces en marbre blanc et en verre trempé étaient si dépourvues de poussière qu'elles semblaient prêtes pour une autopsie.

Isadora resserra les pans de son peignoir en soie lourde, une armure de 400 grammes au mètre carré qui étouffait les tremblements de ses mains. Elle ajusta le pan droit pour masquer les ridules de chair boursouflée sur son avant-bras interne — les vestiges de ses épisodes de "grattage", quand l'anxiété devenait une bête sous-cutanée qu'elle devait libérer à coups d'ongles.

Elle fixa l'écran de son moniteur de sécurité. Seize angles de vue. Un périmètre de vide. Elle était l'héritière de l'empire Vance, une forteresse de médicaments et de brevets, mais elle n'était qu'une prisonnière de luxe attendant son bourreau. Ou son Dieu.

Le carillon de l'ascenseur privé résonna. Un son cristallin qui, dans cet environnement chirurgical, déchira l'air comme un cri.

Isadora ne bougea pas. Elle compta ses battements de cœur, une habitude apprise en thérapie cognitive, mais le rythme refusait de se stabiliser. *Un, deux, trois... le sang tape contre la carotide. Quatre, cinq... la panique est un goût de cuivre dans la bouche.*

Les portes s'ouvrirent.

Elias Thorne ne demanda pas la permission d'entrer. Il n'attendit pas que l'hôte l'invite. Il entra dans la pièce comme on pénètre dans une cellule de prison dont on possède les clés : avec une indifférence brutale. Son costume sombre, d'une coupe si précise qu'il semblait sculpté dans de l'obsidienne, absorbait la lumière crue du penthouse.

Il s'arrêta à exactement trois mètres d'elle. Pas un de plus, pas un de moins. Le périmètre de sécurité qu'elle s'était imposé mentalement fut immédiatement saturé par sa présence.

— Vous sentez le désinfectant, Isadora, dit-il. Sa voix était un baryton froid, dépourvu de la chaleur hypocrite des psychiatres qu'elle avait fréquentés. C'est l'odeur de la reddition.

Elle leva les yeux vers lui. Elias n'avait pas le visage d'un soignant. Ses traits étaient une étude de géométrie agressive : une mâchoire carrée, un nez droit de patricien, et des yeux d'une pâleur de glace qui semblaient cartographier chaque faille de son système nerveux. Ses mains, cependant, trahissaient une autre nature. Elles étaient grandes, les jointures marquées, la peau calleuse par endroits. Des mains qui savaient briser pour mieux rebâtir.

— Je ne me rends pas, répliqua-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle fragile. Je me protège.

Elias esquissa un sourire qui n'atteignit jamais ses yeux. Il fit un pas de plus, brisant la zone de confort qu'elle avait érigée. Isadora recula d'un pas instinctif, son dos heurtant la baie vitrée qui surplombait New York. Les lumières de la ville, en bas, ressemblaient à des cellules cancéreuses se multipliant dans la nuit.

— Vous mourez à petit feu dans ce bocal de verre, reprit-il en balayant la pièce du regard. Votre paranoïa est votre seul compagnon de lit. Mais elle commence à s'ennuyer avec vous. Elle a besoin de plus. Elle a besoin de chair.

Il sortit un dossier de cuir noir de sa mallette et le posa sur la table de verre. Le contraste était violent. L'objet semblait lourd, chargé de secrets impurs.

— Vos avocats ont dû vous dire que mes méthodes ne sont pas conventionnelles. Ils ont omis de vous dire qu'elles sont cruelles. Je ne soigne pas par la parole. Je soigne par l'architecture. Je vais changer la structure de votre peur, Isadora. Je vais la transformer en quelque chose que vous pourrez toucher, goûter... et finalement, désirer.

— Pourquoi accepteriez-vous de m'aider ? demanda-t-elle, ses doigts crispés sur la soie de son vêtement. Vous ne le faites pas pour l'argent de mon père.

Elias se rapprocha encore. Cette fois, Isadora ne put reculer. Elle sentit la chaleur émanant de son corps, une menace biologique dans son monde aseptisé. Il pencha la tête, observant la veine qui battait trop vite dans son cou translucide.

— Parce que vous êtes un monument de douleur magnifique, murmura-t-il, et je suis un esthète. Je veux voir ce qu'il reste d'une femme quand on lui retire ses remparts. Je veux voir ce que vous devenez quand la terreur n'est plus un spectre, mais un maître qui vous tient par la gorge.

Il ouvrit le dossier. À l'intérieur, un contrat de trois pages. Pas de termes médicaux. Pas de protocoles de sécurité. Juste une reddition totale de ses droits civiques et physiques pour la durée du "traitement".

*Article 1 : Le sujet abandonne toute autonomie de mouvement. Article 2 : Le

praticien est l'unique arbitre de la réalité sensorielle.*

— Signez, dit Elias en lui tendant un stylo plume en argent. Ou continuez à vous gratter la peau jusqu'à ce que vous atteigniez l'os. Le choix est simple : l'agonie stérile ici, ou la renaissance par le feu dans l'Écrin.

Isadora regarda le stylo. C'était une arme. Elle sentit une bouffée de chaleur l'envahir, une sensation qu'elle n'avait pas connue depuis des années : une curiosité morbide mêlée à une terreur si intense qu'elle en devenait érotique. Sa main tremblait lorsqu'elle saisit l'objet. Le métal était froid.

Elle signa. L'encre noire sembla s'imprégner dans le papier comme du sang dans un pansement.

Elias reprit le document, ses doigts effleurant délibérément les siens. Isadora eut un sursaut, une décharge électrique qui remonta jusqu'à sa colonne vertébrale. Elle s'attendait à ce qu'il s'excuse, mais il se contenta de fixer le contact, ses yeux sondant sa réaction avec une froideur analytique.

— Préparez un sac, ordonna-t-il. Rien de ce que vous possédez ici n'aura d'utilité là où nous allons. Prenez de la soie. Beaucoup de soie. La peau doit être sensible pour ce que j'ai prévu.

Le trajet se fit dans une berline aux vitres teintées, un caisson d'isolation mobile qui s'enfonçait dans les entrailles de l'État de New York. Elias ne dit pas un mot. Il lisait des rapports sur sa tablette, l'ignorant avec une arrogance qui la rendait folle de nervosité. Isadora, recroquevillée sur le siège en cuir, regardait le monde extérieur disparaître. Les gratte-ciels cédèrent la place à des forêts squelettiques de novembre, des arbres noirs qui griffaient un ciel de plomb.

Lorsqu'ils arrivèrent, le choc fut visuel.

"L'Écrin" n'était pas une maison. C'était une cicatrice de béton brut et de verre fumé incrustée dans le flanc d'une falaise grise. Un chef-d'œuvre brutaliste qui semblait avoir été conçu pour résister à une apocalypse, ou pour en abriter une. Aucune fenêtre ne donnait sur le monde extérieur à hauteur d'homme. Les ouvertures étaient situées au plafond ou dans des angles impossibles, ne laissant filtrer que des lames de lumière froide.

Elias sortit de la voiture et lui ouvrit la portière. L'air de la montagne, vif et chargé d'humidité, frappa Isadora de plein fouet. Elle manqua de s'évanouir. L'espace était trop vaste. Le ciel était trop haut.

— L'agora, dit Elias d'une voix traînante. Votre première phobie. Trop d'espace, n'est-ce pas ? Vous avez l'impression que vous allez vous dissoudre dans l'air.

Il posa une main ferme dans le bas de son dos, la poussant vers l'entrée monumentale en acier brossé. Ce n'était pas un geste de soutien, mais une prise de possession. Isadora sentit la force de ses doigts à travers son manteau de cachemire. Elle était une proie que l'on ramenait dans son antre.

— Entrez, Isadora. Bienvenue dans votre nouvelle psyché.

Les portes se refermèrent derrière eux avec un claquement pneumatique lourd, définitif. À l'intérieur, l'atmosphère changea instantanément. L'air était plus dense, chargé d'une odeur de cire, de cuir neuf et de quelque chose de métallique, de chirurgical. Les sols étaient d'une pierre sombre et polie, si lisse qu'on aurait pu y glisser.

Elias actionna un interrupteur. Les lumières s'allumèrent de manière séquentielle,

révélant un salon circulaire où les meubles semblaient être des extensions de l'architecture elle-même. Rien n'était mou. Tout était angle, tension et texture.

— Ici, dit Elias en se délestant de sa veste, il n'y a pas de serrures à l'intérieur. Mais chaque porte est intelligente. Elle sait si vous avez le droit de passer. Elle sait si vous avez été... obéissante.

Il se tourna vers elle. Dans la lumière crue de l'Écrin, il paraissait plus grand, plus massif. Il commença à déboutonner ses manchettes avec une lenteur calculée.

— Vous avez peur de l'obscurité, Isadora. Vous avez peur du contact. Vous avez peur de perdre le contrôle.

Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que leurs poitrines se frôlent presque. Elle pouvait sentir l'odeur de son parfum — santal et tabac froid — et le rythme calme, outrageusement calme, de sa respiration.

— Ma thérapie consiste à vous donner exactement ce que vous craignez, mais dans une dose si pure qu'elle en deviendra votre seule raison de vivre. Ce soir, vous ne dormirez pas dans une chambre.

Il pointa du doigt une alcôve au centre de la pièce, une sorte de plateforme surélevée entourée de voilages transparents, mais qui semblait dépourvue de toute issue visible.

— Vous dormirez là, exposée. Et je serai le seul à décider quand la lumière s'éteindra. Et surtout, quand elle se rallumera.

Isadora sentit ses jambes fléchir. La paranoïa, sa vieille amie, hurla en elle que cet homme allait la détruire. Mais sous la terreur, une chaleur insidieuse, une pulsation basse et sourde, commença à vibrer dans son bas-ventre. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas à se protéger. Le prédateur était là. Il avait pris les clés.

— Pourquoi faites-vous ça ? murmura-t-elle, les yeux fixés sur les mains d'Elias.

Il tendit une main et saisit son menton, forçant son regard à rencontrer le sien. La poigne était ferme, presque douloureuse.

— Parce que votre corps m'appartient désormais, Isadora. C'est le contrat. Je vais le démonter pièce par pièce pour voir ce qui bat à l'intérieur. Et quand je l'aurai remonté, vous ne saurez plus faire la différence entre la peur et l'extase.

Il la lâcha brusquement, la laissant chancelante.

— Allez vous déshabiller. Gardez la soie. La séance commence dans dix minutes.

Alors qu'il s'éloignait vers ce qui semblait être son bureau, Isadora resta seule au milieu de cette structure de béton et de verre. Elle regarda ses avant-bras. Les cicatrices ne la démangeaient plus. Pour la première fois depuis l'accident, elle ne ressentait plus le besoin de s'arracher la peau. Elle avait enfin trouvé une douleur plus grande que la sienne pour l'occuper.

Elle se dirigea vers l'alcôve, chaque pas sur la pierre froide résonnant comme une sentence. L'Écrin s'était refermé sur elle. Le diagnostic était posé. La pathologie pouvait commencer.

Chapitre 2

Le Seuil du Béton

Le silence de L'Écrin n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une nappe de pression acoustique qui pesait sur les tympans d'Isadora. En montant l'escalier de béton brut, dont les arêtes semblaient assez tranchantes pour entamer le cuir de ses chaussures, elle eut l'impression de s'enfoncer dans la trachée d'un géant endormi.

Elle entra dans l'alcôve. C'était une pièce de verre et de gris, dépouillée de toute humanité, où un lit bas semblait léviter au-dessus d'un sol en résine sombre. Isadora défit lentement les boutons de sa chemise de soie. Ses doigts tremblaient, une micro-vibration qu'elle ne parvenait pas à juguler. Elle posa le vêtement sur le rebord du lit. La soie glissa, presque vivante, avant de s'immobiliser.

Elle se retrouva nue dans ce cube de froid, sa peau diaphane contrastant violemment avec la brutalité des murs. Elle se sentait exposée, non pas comme une femme, mais comme une carcasse sur une table de dissection.

Un froissement de tissu signala la présence d'Elias. Il se tenait au seuil, n'entrant pas encore, respectant une frontière invisible qu'il s'apprêtait à pulvériser. Il tenait dans sa main un coffret en métal brossé.

— Votre sac, Isadora.

Elle désigna du menton la maroquinerie de luxe posée sur le fauteuil minimaliste. Elias s'en empara avec une économie de mouvement qui trahissait une violence contenue. Il vida le contenu sur le lit : un flacon de benzodiazépines, un carnet de

notes saturé d'une écriture serrée et maniaque, et son téléphone.

Il saisit l'appareil. L'écran s'alluma, projetant un halo bleuâtre sur son visage aux traits de pierre.

— Ceci est votre poumon artificiel, commença-t-il d'une voix basse, monocorde. Votre lien avec une réalité qui vous a menée à la ruine psychique. Tant que vous aurez ce miroir entre vous et vos peurs, vous resterez une fiction.

D'un geste sec, il projeta le téléphone au sol. Le verre se brisa dans un craquement sec qui résonna dans toute la structure. Isadora sursauta, ses mains remontant instinctivement pour couvrir sa poitrine, ses ongles s'enfonçant dans sa propre chair.

— Non... balbutia-t-elle. Mes contacts, mes...

— Vos béquilles sont brisées, coupa-t-il. Ici, il n'y a plus d'extérieur. Il n'y a plus de « avant ». Il n'y a que cette boîte de béton et ce que j'autorise votre système nerveux à traiter.

Il s'approcha d'elle. L'odeur d'Elias — un mélange de papier ancien, de santal et de quelque chose de plus métallique, comme l'ozone avant l'orage — l'envahit. Il tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour saisir le flacon de pilules. Il en fit sauter le bouchon et vida les comprimés blancs dans le coffret métallique.

— Vous ne dormirez plus par la chimie. Vous dormirez par épuisement. Ou par soumission.

À cet instant, Isadora sentit l'air s'épaissir. Une bouffée de chaleur monta à son visage, suivie immédiatement d'un frisson qui fit claquer ses dents. La paranoïa, cette ombre familière, se matérialisa derrière ses paupières. Elle crut voir les murs se rapprocher. Elle se sentit soudainement minuscule, écrasée par la verticalité de la

pièce. Son cœur s'emballa, un tambour de guerre frappant contre ses côtes.

— Je ne peux pas... l'air... il n'y a pas assez d'air.

Elle chercha une fenêtre des yeux, mais le verre n'offrait qu'un reflet noirci de sa propre détresse. L'Écrin sembla répondre à son état. Dans un bruissement de servomoteurs invisibles, les lumières encastrées dans le plafond virèrent du blanc clinique à un ambre étouffant, presque sanguin. Un souffle d'air glacial sortit des bouches d'aération, faisant hérissier les poils sur ses bras nus.

— La maison vous lit, Isadora, murmura Elias en s'approchant davantage, jusqu'à ce que sa poitrine effleure presque ses épaules contractées. Elle réagit à votre cortisol. Vous êtes en train de modifier l'architecture de votre propre prison.

Il posa ses mains sur ses épaules. Le contact était brûlant. Il ne l'embrassait pas, il ne la caressait pas ; il la maintenait en place comme on fixe une pièce de structure.

— Regardez le plafond, ordonna-t-il.

Elle obéit, les yeux injectés de terreur. Les dalles de béton semblaient descendre de quelques centimètres. Un effet d'optique ? Ou une réalité mécanique ? La température chuta encore de deux degrés. La peau d'Isadora se marbra de froid.

— Si vous paniquez, l'Écrin se referme. Si vous luttez, il vous écrase. La seule façon de stabiliser votre environnement est de stabiliser votre corps. Soumettez votre biologie à ma volonté, et la maison vous laissera respirer.

— Vous... vous me torturez, suffoqua-t-elle, ses genoux manquant de lâcher.

— Je vous calibre, corrigea-t-il avec une douceur terrifiante. La peur est une déperdition d'énergie. Je vais vous apprendre à la canaliser, à la transformer en une

tension que vous ne pourrez soulager que par moi.

Il fit glisser ses mains le long de son dos, ses doigts traçant le relief de sa colonne vertébrale avec une précision chirurgicale. Chaque vertèbre semblait être un bouton sur lequel il appuyait pour déverrouiller une nouvelle strate de détresse. Arrivé au bas de ses reins, il agrippa fermement ses hanches et la tira brutalement contre lui.

Le contraste entre la nudité de sa peau et la texture rugueuse de son costume sur mesure provoqua une décharge électrique dans le bas-ventre d'Isadora. La peur, toujours présente, commença à muter. C'était une alchimie perverse : l'angoisse de l'étouffement se transformait en un besoin viscéral d'être prise, de disparaître dans l'emprise d'un autre pour ne plus avoir à porter le poids de son propre corps.

— Votre température basale augmente, nota Elias contre son oreille. Votre rythme cardiaque est passé de cent vingt à cent quarante. Mais ce n'est plus de la fuite, Isadora. C'est de l'attente.

Il la lâcha brusquement. Le manque de contact fut comme une chute dans le vide. La maison réagit instantanément : les lumières s'éteignirent complètement, plongeant la pièce dans une obscurité totale, absolue.

Isadora lâcha un cri étranglé. Elle ne voyait plus ses mains. Elle n'était plus qu'une conscience flottant dans le noir.

— Elias ? Elias !

— Je suis ici. Mais je suis aussi partout ailleurs. Cette maison est mon extension. Mon système nerveux est câblé sur ces murs. Quand vous touchez le béton, c'est ma peau que vous effleurez.

Sa voix semblait venir de partout à la fois, amplifiée par les haut-parleurs cachés.

— La règle est simple, Isadora. Votre corps est désormais une variable de l'architecture. Si vous voulez de la lumière, vous devez me donner de l'obéissance. Si vous voulez de la chaleur, vous devez me donner votre vérité.

Elle tomba à genoux sur la résine froide, les mains tâtonnant dans le vide, cherchant un appui, une limite. Elle finit par rencontrer la paroi de béton. Elle était glacée, mais elle s'y agrippa comme à une bouée de sauvetage.

Soudain, une fine ligne de lumière rouge apparut au sol, traçant un chemin vers le centre de la pièce. Elias était là, assis sur le bord du lit, une silhouette d'ombre découpée par la lueur sanglante.

— Venez, murmura-t-il.

Elle rampa vers lui, guidée par la seule source de visibilité, une prédatrice blessée retournant vers son dompteur. Arrivée à ses pieds, elle posa son front contre ses genoux. Elle pleurait, des larmes silencieuses qui venaient s'écraser sur le tissu coûteux de son pantalon.

— J'ai peur, hoqueta-t-elle. J'ai tellement peur.

— Bien, dit-il en passant ses doigts dans ses cheveux, saisissant une mèche à la racine pour forcer son visage vers le haut. La peur est le derme de l'extase. Nous allons l'écorcher ensemble.

Il se pencha, son visage à quelques millimètres du sien. Dans la pénombre rouge, ses yeux semblaient n'être que deux orbites vides, des puits sans fond de contrôle.

— Ce soir, Isadora, nous allons tester votre seuil de tolérance à l'absence. Je vais vous laisser ici, dans le noir, avec pour seule compagnie le son de votre propre

respiration. Chaque fois que vous penserez à moi, la température montera d'un degré. Chaque fois que vous désirerez que je revienne vous toucher, une lumière s'allumera.

Il se leva, la laissant vacillante sur le sol.

— Apprenez à désirer votre cage. C'est la seule façon d'en devenir la reine.

Il se dirigea vers la sortie de l'alcôve. Une porte de verre coulissa dans un sifflement pneumatique, se verrouillant derrière lui.

Isadora resta seule. L'obscurité reprit ses droits, totale. Elle plaqua ses mains contre ses oreilles, mais le silence de L'Écrin était plus fort. Elle sentit alors, sous ses doigts, contre le béton, une légère vibration. Comme un battement de cœur.

La maison l'observait. Et pour la première fois, Isadora ne craignait pas d'être vue. Elle craignait de ne pas l'être assez.

Elle ferma les yeux et commença à imaginer les mains d'Elias sur sa gorge.

La température de la pièce monta d'un degré.

Chapitre 3

La Première Incision

La sueur n'était plus une simple réaction physiologique ; c'était une seconde peau, une pellicule de sel et d'angoisse qui collait la soie de sa nuisette à ses omoplates. Dans l'obscurité de l'alcôve, Isadora ne savait plus si la chaleur venait des murs de l'Écrin ou de l'incendie qui ravageait ses propres nerfs. Trente-deux degrés. Trente-trois. L'air était devenu une mélasse épaisse, un fluide amniotique surchauffé. Elle avait faim d'air, mais plus encore, elle avait faim de cette main qui, quelques minutes plus tôt, menaçait de lui briser la mâchoire.

Le sifflement pneumatique déchira le silence. Une fente de lumière crue, presque chirurgicale, trancha l'obscurité.

Elias Thorne se tenait là. Il n'avait pas retiré sa veste. Il ne transpirait pas. Il semblait être le seul point fixe dans un univers en liquéfaction.

— Votre rythme cardiaque est à cent vingt pulsations par minute, Isadora. Vous n'êtes pas en train de mourir. Vous êtes en train de naître à une nouvelle forme de conscience.

Il ne s'approcha pas. Il attendit qu'elle rampe, presque malgré elle, vers la lumière. Ses muscles tremblaient. Elle détestait la soumission que ses propres jambes lui imposaient. Arrivée à sa hauteur, elle vit ses chaussures de cuir noir, impeccables, luisantes. Elle eut l'impulsion folle de les lécher, juste pour goûter à la poussière de l'homme qui la tenait captive.

— Debout, ordonna-t-il. Le Laboratoire de Texture nous attend.

Le trajet dans les couloirs de l'Écrin fut un supplice de contrastes. Le béton brut des murs semblait palpiter sous l'effet de l'éclairage stroboscopique très lent, passant du bleu glacial au rouge hépatique. Elias marchait devant, son pas régulier résonnant comme un couperet. Isadora le suivait, chancelante, enveloppée dans une odeur de bois de santal et de métal froid qui émanait de lui.

Le Laboratoire n'était pas une pièce, c'était un instrument de torture sensorielle déguisé en atelier d'artiste. Au centre, une table d'examen en acier brossé. Tout autour, des étagères supportant des bocaux de verre, des morceaux de tissus, des fragments de roches obsidiennes, des bobines de fils de fer barbelé polis comme des bijoux.

— Posez vos mains sur la table, dit Elias en déboutonnant ses poignets de chemise.

Elle obéit. Le froid de l'acier contre ses paumes fut un choc électrique. Elle ferma les yeux, mais il fut immédiatement derrière elle. Son torse ne touchait pas son dos, mais elle sentait la radiation de sa chaleur. Il posa ses mains sur les siennes, écrasant ses doigts contre le métal.

— Vous avez peur des objets tranchants, Isadora. Vous avez peur de la rupture de la continuité de votre peau. Pourquoi ?

— Parce que... parce que ce qui est à l'intérieur ne doit pas sortir, murmura-t-elle, la voix brisée.

— Erreur, trancha-t-il à son oreille. Vous avez peur parce que vous savez que votre peau est une menteuse. Elle prétend vous protéger alors qu'elle n'est qu'une prison. Je vais vous apprendre à aimer la brèche.

Il retira une main pour saisir un objet sur la table. Isadora ne regarda pas. Elle sentit

quelque chose de granuleux glisser sur le dos de sa main droite. Un morceau de grès brut. Elias pressa la pierre contre ses tendons, frottant avec une lenteur méthodique. La douleur était superficielle, irritante, mais Elias accompagnait chaque mouvement d'une pression de son autre main sur la hanche d'Isadora, ses doigts s'enfonçant dans la chair molle.

— Ressentez la friction. Ce n'est pas une agression. C'est un dialogue entre votre système nerveux et le monde. Votre peur est un bruit parasite. Écoutez la note en dessous.

Il laissa tomber la pierre. Le silence revint, seulement troublé par la respiration erratique d'Isadora. Puis, elle sentit le contact de la soie. Une soie si fine qu'elle semblait liquide. Elias la fit couler sur les zones qu'il venait d'irriter avec la pierre. Le contraste était si violent que les genoux d'Isadora fléchirent.

— Ne tombez pas, gronda-t-il, la saisissant par les cheveux pour la redresser. Regardez.

Sur la table, il avait disposé une boîte en verre remplie de limaille de fer et de fragments de miroirs brisés.

— Plongez votre main.

— Elias, non... je vous en supplie.

— "Supplier" est un mot de paresseux. Utilisez vos nerfs. Plongez.

Il ne la força pas physiquement cette fois. Il se contenta de fixer son regard dans le sien. Ses yeux gris étaient deux lames de scalpel. Isadora comprit que son refus l'ennuierait, et que son ennui était la seule chose plus terrifiante que la douleur.

Elle avança la main. Les éclats de miroirs brillaient sous les néons, reflétant mille morceaux de son propre visage terrorisé. Elle toucha la surface. La limaille de fer s'insinua sous ses ongles, une sensation de souillure minérale. Puis, les bords tranchants du verre rencontrèrent ses pulpes.

Elle étouffa un cri. Elle ne retira pas sa main. Elle sentit une première incision, nette, presque indolore au début.

Elias se colla enfin contre elle. Son érection pressait contre le bas de son dos, une promesse de brutalité solide. Il passa sa main libre sous la nuisette d'Isadora, trouvant le chemin de son intimité déjà trempée, tandis que de l'autre main, il guidait celle de la jeune femme plus profondément dans le verre brisé.

— Voilà l'incision, Isadora. Le sang qui perle sur ce verre, c'est votre essence qui s'échappe de la prison de votre ego. Est-ce que ça fait mal ? Ou est-ce que c'est enfin la fin du mensonge ?

Le cerveau d'Isadora court-circuita. La douleur aiguë dans sa main droite, les coupures microscopiques qui s'ouvraient, se mariaient de façon obscène aux mouvements experts des doigts d'Elias entre ses cuisses. Il ne la caressait pas avec douceur ; il la explorait comme s'il cherchait à la démonter.

La douleur devint un carburant. Chaque pic de souffrance dans sa main déclenchait une vague de plaisir convulsif dans son bas-ventre. Les fils de son traumatisme s'emmêlaient, se réécrivaient. Elle commença à haleter, son front s'appuyant contre le métal froid de la table.

— Vous êtes une architecture de névroses, Isadora, murmura Elias, sa voix devenant une vibration dans les vertèbres de la jeune femme. Et je suis le seul à posséder vos plans. Vous n'avez pas peur de ce verre. Vous avez peur de la liberté que vous ressentez quand je vous brise.

Il accentua la pression. Un morceau de verre s'enfonça un peu plus profondément dans la paume d'Isadora. Elle arqua le dos, un gémissement rauque s'échappant de sa gorge. À cet instant précis, Elias retira ses doigts d'elle, la laissant suspendue au bord d'un gouffre qu'il venait de creuser.

— Non... continua-t-elle, les yeux révulsés. Ne vous arrêtez pas.

— Vous voulez que je continue ?

— Oui. S'il vous plaît.

Elias sourit. C'était un sourire dénué de chaleur, la satisfaction d'un mécanicien devant un moteur qui redémarre enfin. Il sortit la main d'Isadora de la boîte de verre. Elle dégoulinait de sang et de limaille noire. Elle était magnifique dans sa dévastation.

Il prit sa main blessée et, sans aucune hésitation, porta la paume entaillée à sa propre bouche. Il lécha le sang, ses yeux ne quittant jamais ceux d'Isadora. Le contact de sa langue sur les plaies ouvertes fut une décharge de pure agonie extatique.

— Vous ne posséderez plus jamais votre corps, Isadora. À partir de cette nuit, chaque fois que vous saignerez, ce sera pour moi. Chaque fois que vous aurez mal, ce sera ma signature.

Il la retourna brusquement, la plaquant sur la table d'acier. Les fragments de verre restés collés à sa main marquèrent le métal dans un crissement sinistre. Elias déboutonna son pantalon, non pas avec la hâte d'un amant, mais avec la précision d'un bourreau.

— La première incision est faite, dit-il en s'enfonçant en elle avec une violence qui

lui arracha un sanglot. Maintenant, nous allons voir jusqu' où la structure peut plier avant de s'effondrer.

L'Écrin sembla vrombir en accord. Les lumières baissèrent d'intensité jusqu'à n'être plus qu'un rouge sombre, la couleur des viscères. Isadora griffa le métal, ses ongles laissant des traces de sang et de fer, tandis qu'elle sombrait dans l'abîme qu'Elias avait dessiné pour elle. Elle n'était plus une héritière, elle n'était plus une femme brisée. Elle était une matière première.

Et pour la première fois de sa vie, elle se sentait parfaitement à sa place.

Elias Thorne ne la soignait pas. Il l'effaçait. Et dans le vide laissé par son absence, il érigeait un temple à sa propre gloire, fait de chair, de peur et d'une dépendance si absolue qu'elle en devenait divine.

— Dites-le, ordonna-t-il entre deux poussées qui lui broyaient les hanches. Dites à qui appartient cette douleur.

— À vous, hoqueta-t-elle, le visage inondé de larmes. Elle est à vous. Tout est à vous.

Il s'arrêta net, la laissant béante, le souffle court. Il se pencha, saisissant son menton avec une force qui lui laissa des bleus instantanés.

— Ce n'est pas assez, Isadora. Je ne veux pas que vous me la donniez. Je veux que vous ne sachiez plus faire la différence entre ma volonté et vos battements de cœur.

Il la quitta brutalement, la laissant seule sur l'acier froid, maculée de sang et de fluides. Il réajusta ses vêtements avec une indifférence glaciale.

— Nettoyez-vous. La prochaine séance commence dans quatre heures. Et Isadora ? Ne touchez pas à ces plaies. Je veux qu'elles s'infectent un peu. La fièvre aidera à la

prochaine phase de votre déconstruction.

Il sortit, le sifflement de la porte agissant comme une guillotine.

Isadora resta allongée sur le dos, regardant le plafond de béton. Sa main droite la brûlait comme si elle était plongée dans l'acide, et son sexe était douloureusement vide. Elle porta sa main ensanglantée à son visage et respira l'odeur du fer et du sexe d'Elias.

Elle n'était plus paranoïaque. La menace n'était plus à l'extérieur. Elle était à l'intérieur d'elle, elle coulait dans ses veines, elle occupait chaque cellule de son être.

Elle ferma les yeux et attendit que la fièvre monte.

Chapitre 4

Rythmes Biométriques

La sueur n'était plus une simple sécrétion ; elle était devenue une seconde peau, une pellicule de vernis poisseux qui scellait Isadora à la réalité brutale de « L'Écrin ». Allongée sur le sol de béton, elle sentait la brûlure de l'infection promise par Elias ramper sous son derme comme une colonie de fourmis de feu. La douleur dans sa main n'était plus un cri, mais un rythme. Un métronome.

Boum-boum. Boum-boum.

Elle se redressa, les muscles de son abdomen protestant en une plainte sourde. Le silence de la demeure n'était pas un vide, c'était une présence. Une texture sonore faite de fréquences infrabasses qui semblaient s'aligner sur la pulsation de ses tempes. Elle fixa les murs de béton brut. Des veines de lumière bleutée, presque imperceptibles, couraient désormais le long des arêtes du plafond.

Elle se leva, chancelante. La fièvre n'était pas un brouillard, c'était un scalpel qui affinait ses perceptions. Elle s'approcha de la paroi. En posant sa main valide sur la surface froide, elle sentit une vibration. Un frémissement organique. La maison ne se contentait pas de l'abriter ; elle l'écoutait. Elle la calculait.

— Tu n'es qu'une machine, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un craquement sec dans l'air déshydraté.

Elle devait sortir. L'instinct de survie, ce vieux réflexe atavique qu'Elias s'échinait à broyer, se cabra brusquement. Elle se dirigea vers la grande baie vitrée qui donnait sur la gorge noire entourant la propriété. Le verre était opaque. Verrouillé. Elle se

tourna vers la porte de la cellule thérapeutique. Elle était ouverte.

Isadora s'engouffra dans le couloir, ses pieds nus claquant sur le sol froid. Elle courait, mais plus elle accélérât, plus l'éclairage de L'Écrin changeait. À chaque battement de cœur supplémentaire, la lumière passait du blanc clinique à un ambre étouffant, puis à un rouge de plaie ouverte.

Son rythme cardiaque s'emballa. *110 battements par minute.*

Au bout du couloir, la porte blindée qui menait au vestibule commença à glisser. Lentement. Trop doucement.

— Non...

Elle se jeta en avant, mais la porte se scella avec le bruit définitif d'un couperet. Elle frappa le métal, ses ongles raclant la surface polie. Elle se retourna, cherchant une autre issue, mais les cloisons mobiles de la structure brutaliste s'étaient déplacées dans son dos. Le couloir s'était raccourci. L'espace se refermait sur elle comme une cage thoracique en pleine syncope.

130 battements par minute.

L'air se raréfiait. Le système de ventilation s'était arrêté, remplacé par un sifflement ténu, une aspiration qui semblait vider ses poumons avant même qu'elle n'ait pu inspirer. La panique, pure, acide, l'envahit. C'était l'expérience de la tombe. Elle tomba à genoux, griffant sa gorge.

— Elias ! hurla-t-elle, le nom sortant comme un blasphème.

Le silence lui répondit, saturé par le battement de son propre sang qui résonnait maintenant dans les enceintes invisibles de la pièce. La maison ne faisait que refléter

son agonie. Elle était enfermée à l'intérieur d'elle-même, et Elias Thorne tenait les parois de son cœur entre ses doigts gantés.

Soudain, l'obscurité fut totale.

Une main, lourde et fraîche, se posa sur sa nuque. Isadora sursauta, mais son corps, traître, se détendit à la seconde où le contact fut établi. L'odeur de santal et d'acier chirurgical. Elias.

— Vous saturez le système, Isadora, murmura-t-il à son oreille. Votre peur est trop bruyante. Elle gâche l'architecture de la soirée.

Il ne la tenait pas avec violence, mais avec une autorité qui rendait toute résistance obscène. Il la souleva sans effort et la plaqua contre le mur de béton. Le froid de la pierre contre son dos contrastait violemment avec la chaleur fiévreuse de sa peau.

— Regardez, ordonna-t-il.

Devant eux, sur le mur opposé, un hologramme biométrique s'illumina. Une courbe sinusoïdale erratique, rouge sang, qui s'affolait. Son cœur.

— Vous essayez de fuir, mais vous fuyez quoi ? Ce bâtiment ? Ou le fait que pour la première fois de votre vie, quelqu'un a branché vos nerfs sur une source de vérité ?

Il approcha son visage du sien. Dans la pénombre, ses yeux n'étaient que des puits d'ombre où ne subsistait aucune trace de pitié. Sa main descendit lentement, s'arrêtant sur la blessure de sa main droite, celle qu'il lui avait ordonné de ne pas soigner. Il appuya son pouce sur la chair enflammée.

Isadora poussa un cri qui mourut dans sa gorge alors qu'il scellait ses lèvres par une morsure brutale. Ce n'était pas un baiser. C'était une ponction. Elle goûta son propre

sang et le goût âcre de l'adrénaline.

— Votre corps appartient à cet endroit maintenant, continua-t-il, sa voix basse vibrant jusque dans ses vertèbres. Chaque montée de tension ferme une porte. Chaque spasme de terreur verrouille une issue. Si vous voulez sortir, vous devez apprendre à vous taire. À vous soumettre au rythme que j'ai choisi pour vous.

Il glissa sa main libre sous la soie de sa robe, remontant le long de ses cuisses tremblantes. Ses doigts étaient d'une précision terrifiante. Il connaissait chaque point de pression, chaque zone où la douleur se transformait en une décharge électrique insoutenable.

— Je vais vous apprendre la régulation, Isadora. Par la saturation.

Il l'écarta du mur pour la retourner, la forçant à poser ses mains contre le béton rugueux. Elle sentit le froid de la pierre contre ses paumes et la chaleur dévastatrice d'Elias contre ses fesses. Il saisit ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne vulnérable de sa gorge.

— Regardez la courbe, ordonna-t-il de nouveau en désignant l'écran biométrique.

Il entra en elle sans préliminaire, une invasion brutale qui lui arracha un gémissement de détresse. Sur l'écran, la ligne rouge fit un bond prodigieux, une pointe vers l'insupportable.

— Trop haut, commenta-t-il avec une froideur clinique, alors qu'il commençait à bouger en elle avec une cadence lente, méthodique, presque machinale. Trop de désordre. Trop de panique. Domptez-le.

— Je... je n'y arrive pas... hoqueta-t-elle, ses doigts se crispant sur le béton jusqu'à ce que ses ongles saignent.

— Si. Vous allez le faire. Parce que si ce rythme ne descend pas, je ne m'arrêterai pas. Je vous briserai jusqu'à ce que votre cœur n'ait plus d'autre choix que de se caler sur le mien.

Il accéléra. Chaque coup était une sentence. La douleur de sa main infectée, la brûlure de l'invasion, l'étouffement de la pièce... Tout se mélangeait en une symphonie de détresse. Mais au milieu de ce chaos, elle commença à percevoir le rythme d'Elias. Il était stable. Implacable. Un métronome d'obsidienne.

Isadora ferma les yeux. Elle cessa de lutter contre la suffocation. Elle se laissa couler dans la douleur, l'acceptant comme une donnée nécessaire. Elle commença à calquer sa respiration sur la sienne. Longue. Profonde. Artificielle.

Lentement, sur le mur, la ligne rouge commença à s'aplanir. Elle ne descendait pas, mais elle se régularisait. Elle devenait une onde prévisible.

— Bien, murmura Elias, et pour la première fois, elle crut déceler une pointe de satisfaction presque tendre dans sa voix, ce qui l'effraya plus que sa cruauté. Vous commencez à comprendre. La liberté n'est pas dans l'évasion, Isadora. Elle est dans la synchronisation totale avec votre geôlier.

Il la lâcha brusquement, la laissant s'effondrer au sol. L'obscurité de la pièce se dissipa légèrement, les murs reprenant leur position initiale. L'air frais revint par les conduits, chargé d'une odeur d'ozone.

Isadora resta au sol, à bout de souffle, observant la ligne sur le mur qui battait désormais avec une régularité de machine. Elle regarda ses mains : le béton avait arraché des lambeaux de peau, et le sang de ses blessures se mêlait aux fluides sur ses cuisses.

Elias se rhabillait déjà, ajustant ses boutons de manchette avec une désinvolture qui niait l'acte violent qu'il venait de commettre.

— La fièvre baisse, nota-t-il en consultant une tablette invisible sur le mur. L'infection a fait son travail. Elle a rendu vos terminaisons nerveuses plus réceptives. Demain, nous passerons à l'audition. Je veux que vous appreniez à distinguer le bruit de ma respiration de celui de la ventilation.

Il se dirigea vers la sortie, mais s'arrêta sur le seuil.

— Et ne vous donnez pas la peine de chercher les caméras, Isadora. La maison **est** la caméra. Elle sait quand vous jouissez. Elle sait quand vous pleurez. Et elle me le dit en temps réel.

La porte glissa et se ferma.

Isadora rampa jusqu'au coin de la pièce, se mettant en boule. Elle porta sa main malade à sa bouche, léchant le sang et le pus qui perlaient de la plaie. Elle n'avait plus envie de fuir. Elle attendait seulement que la lumière redevienne rouge, pour être sûre qu'il revenait.

Elle n'était plus une héritière. Elle n'était plus une femme. Elle était un composant biologique de L'Écrin, une extension de la volonté d'Elias Thorne. Et dans cette déshumanisation, elle trouvait enfin une paix monstrueuse, une absence de choix qui ressemblait, à s'y méprendre, à la délivrance.

Le silence revint, mais ce n'était plus le sien. C'était le leur.

Boum-boum. Boum-boum.

Chapitre 5

La Boîte Noire

Le silence n'était pas une absence de bruit. C'était une substance visqueuse, un goudron invisible qui s'insinuait dans ses oreilles, ses narines, et finissait par tapisser ses alvéoles pulmonaires. Dans la Boîte Noire, l'obscurité n'était pas seulement chromatique ; elle était structurelle. Isadora ne voyait pas le noir, elle le subissait comme une pression hydrostatique.

Elle était accroupie dans l'angle droit, là où le béton froid rejoignait le sol en résine époxy. Sa main blessée, celle dont Elias avait arraché la peau avec une précision d'entomologiste, lançait des éclairs de douleur sourde. C'était son unique boussole. La pulsation du sang dans sa plaie était le seul métronome qui l'empêchait de se dissoudre totalement dans l'éther de L'Écrin.

Un. Deux. Trois.

Elle comptait les battements. À cent, elle changeait de position. À mille, elle se griffait la cuisse pour vérifier qu'elle possédait encore une enveloppe charnelle.

Le traumatisme qu'elle avait passé des années à coffrer derrière des sourires de façade et des bilans comptables de la Vance Pharma commençait à suinter. La Boîte Noire agissait comme un solvant. Les murs n'avaient pas d'écho. Sa propre voix, quand elle avait tenté de murmurer son nom pour se rassurer, avait été dévorée instantanément par les parois acoustiques. Elle n'était plus qu'une pensée flottante dans un bocal de vide.

Soudain, une image percuta son esprit avec la violence d'un accident de plein fouet.

Des éclats de verre. L'odeur de l'éther et du cuir brûlé. Le visage de son père, non pas l'homme d'affaires puissant, mais un masque de terreur figé par l'impact. Elle sentit le goût métallique du sang dans sa bouche. Elle n'était plus dans L'Écrin. Elle était dans la carcasse de la limousine, il y a dix ans, coincée sous le poids d'un corps mort, attendant que les secours arrivent.

L'isolation sensorielle venait de fracturer la digue.

— S'il vous plaît... murmura-t-elle.

Sa voix ne lui parvint pas. C'était comme si elle était sourde. La panique monta, une marée froide montant de ses entrailles. Son cœur s'emballa, frappant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège dans une cheminée. Elle commença à hyperventiler. L'air lui semblait rare, raréfié par la volonté d'Elias. Elle griffa le sol, cherchant une aspérité, une faille, quelque chose qui prouverait que le monde existait encore.

Rien. Juste le néant lisse.

C'est alors que l'obscurité changea de densité. Une fente de lumière d'un blanc chirurgical déchira la boîte. Isadora ferma les yeux, hurlant sans émettre de son, ses rétines brûlées par cette intrusion brutale.

Le bruit de la porte qui glisse. Un frottement de tissu coûteux. L'odeur de la pluie, du bois de santal et du métal froid.

Elias.

Elle ne le voyait pas encore, mais elle le sentait. Sa présence occupait tout l'espace que le silence avait déserté. Il était la seule réalité dans cet univers de privation. Elle rampa vers la source de chaleur, vers cette silhouette qui se découpait dans l'embrasement, ses doigts cherchant aveuglément le cuir de ses chaussures. Elle était une

mendiante de stimuli.

— Vous tremblez, Isadora.

Sa voix était basse, riche, une vibration qui se propagea directement dans la colonne vertébrale de la jeune femme. Ce n'était pas une observation compatissante, c'était le constat d'un ingénieur devant une machine qui surchauffe.

Il entra et la porte se referma, mais pas complètement. Une lueur rouge, tamisée, baigna désormais la pièce. La couleur du sang, la couleur de l'alerte.

Elias s'accroupit devant elle. Il ne la toucha pas tout de suite. Il la laissa ramper, son front venant buter contre son genou. Elle s'agrippa à son pantalon de laine froide, ses ongles s'enfonçant dans le tissu. Elle pleurait, des sanglots silencieux qui secouaient tout son être.

— Le vide est un miroir, n'est-ce pas ? dit-il en lui soulevant le menton d'un doigt ferme. Vous avez vu ce que vous cachez sous votre soie et vos titres de propriété. Vous avez vu la petite fille qui attend que le cadavre de son père se réveille.

Isadora hoqueta, ses yeux dilatés cherchant désespérément ceux d'Elias. Il était son ancre. Son tortionnaire, mais son unique lien avec la vie.

— Ne me laissez pas... pas dans le noir. S'il vous plaît.

— Le noir n'est rien, Isadora. C'est vous qui êtes terrifiante. C'est votre esprit qui fabrique des monstres pour combler l'absence de décor. Je suis le seul à pouvoir les chasser.

Il posa sa main sur sa nuque. La chaleur de sa paume fut un choc électrique. Après des heures de froid et de néant, ce contact était presque douloureux. Il serra, juste

assez pour qu'elle sente la menace derrière la caresse.

— Regardez-moi.

Elle obéit. Elias Thorne n'avait rien d'un sauveur. Ses yeux sombres l'étudiaient avec une curiosité prédatrice. Il prit sa main blessée, celle qu'il avait malmenée la veille. La plaie était propre, mais la peau autour était d'un rose malsain. Sans prévenir, il appuya son pouce directement sur la chair à vif.

Isadora poussa un cri aigu, un son qui déchira enfin le silence de la Boîte Noire. La douleur était une décharge de pure existence. Elle arqua le dos, mais ne recula pas. Au contraire, elle pressa sa main contre la sienne, cherchant à intensifier la sensation. La douleur était préférable au vide. Elle était une preuve.

— Voilà, murmura Elias, son visage s'approchant du sien au point qu'elle pouvait sentir son souffle sur ses lèvres. Vous apprenez. Vous commencez à comprendre que la douleur est une information. C'est le signal que vous êtes encore là. Que vous m'appartenez.

Il la fit basculer en arrière sur le sol dur. Il surplombait Isadora, une masse d'ombre et de contrôle. D'une main, il immobilisa ses deux poignets au-dessus de sa tête. De l'autre, il commença à défaire les boutons de son propre gilet, avec une lenteur calculée qui torturait les nerfs de la jeune femme.

— Vous avez eu peur de disparaître, Isadora. Je vais vous donner quelque chose qui vous rappellera votre poids sur cette terre.

Il ne l'embrassa pas. Il n'y avait aucune tendresse dans ses gestes, seulement une méthodologie brutale. Il utilisa son corps comme un instrument de mesure, testant la résistance de ses muscles, la réactivité de sa peau. Chaque fois qu'il la touchait, que ce soit par une morsure au creux de l'épaule ou par la pression de ses doigts sur ses

hanches, Isadora gémissait de gratitude.

Elle était devenue une toxicomane de la sensation. Le manque sensoriel de la Boîte Noire avait créé une faille béante en elle, et Elias la remplissait avec de l'acide et du feu.

— Dites-le, ordonna-t-il alors qu'il la pressait contre le béton froid, sa virilité tendue contre sa cuisse, ne lui offrant pas encore ce qu'elle désirait. Dites ce que vous ressentez.

— J'ai... j'ai besoin... balbutia-t-elle, la tête renversée en arrière, ses cheveux blonds s'étalant comme une tache de lumière sur le sol sombre.

— Besoin de quoi ? Du noir ? Du silence de votre accident ?

— Non ! De vous. Juste de vous. Faites-moi mal... faites-moi n'importe quoi, mais ne partez pas.

Elias eut un sourire sans dents, un étirement de lèvres qui n'atteignit pas ses yeux. Il venait de réussir le premier ancrage psychologique. Dans son cerveau de patiente brisée, Elias Thorne était désormais indissociable de la survie. Il était l'oxygène dans une pièce qui se vide d'air.

Il se dégagea brusquement, la laissant haletante et tremblante sur le sol. Isadora gémit, tendant les mains vers lui comme une enfant perdue.

— Pas encore, dit-il en rajustant ses vêtements. La séance n'est pas finie. L'Écrin a encore beaucoup de choses à vous apprendre sur le silence.

— Non, Elias... restez...

— Je suis partout, Isadora. Je vous l'ai dit. La maison est mon corps. Ces murs sont ma peau. Quand vous caressez ce béton, c'est moi que vous touchez. Quand vous pleurez, c'est mon nom que vous appelez, même si vous ne le prononcez pas.

Il recula vers la porte. La lueur rouge commença à faiblir, s'estompant pour laisser place au néant originel.

— Je reviendrai quand vous aurez appris à distinguer le bruit de votre sang dans vos veines de celui des micros dans les murs. Si vous êtes sage, je vous apporterai une autre fréquence. Quelque chose qui vous fera oublier que vous avez jamais eu une volonté propre.

La porte glissa. Le déclic du verrou électronique résonna comme un coup de feu.

Le noir revint. Plus épais. Plus lourd.

Mais cette fois, Isadora ne se mit pas en boule. Elle resta allongée sur le dos, là où il l'avait tenue. Elle porta sa main blessée à son nez, aspirant l'odeur du santal qu'Elias avait laissée sur sa peau. Elle ferma les yeux et imagina les murs se rapprocher pour l'écraser, transformant L'Écrin en un cercueil de béton.

Elle ne voulait plus sortir. Elle voulait que le silence devienne Elias. Elle voulait qu'il dévore chaque centimètre de sa conscience jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'Isadora Vance, mais seulement une résonance dans la structure de la maison.

Dans l'obscurité totale, elle commença à rire doucement. Un rire fêlé, sec, qui s'arrêta net quand elle crut entendre, à travers le système de ventilation, le bruit d'une respiration qui n'était pas la sienne.

— Je vous entends, Elias, murmura-t-elle dans le vide. Je sais que vous êtes là.

La maison ne répondit pas. Mais au plafond, une unique petite diode rouge s'alluma, comme l'œil d'un prédateur veillant sur sa proie endormie. L'ancrage était total. La Boîte Noire n'était plus une prison. C'était son église. Et Elias Thorne en était le seul dieu.

Chapitre 6

L'Anesthésie des Sens

Le silence de L'Écrin n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une nappe de plomb liquide qui s'insinuait dans les oreilles d'Isadora. Allongée sur le sol froid, elle comptait les pulsations dans sa tempe. Soixante-douze. Soixante-treize. Le rythme de sa propre survie l'ennuyait. Elle attendait le clic. Le craquement chirurgical de la réalité qui signifierait que le Démon était de retour.

Le verrou électronique ne fit aucun bruit cette fois. La porte s'effaça simplement dans le mur de béton brossé. Elias Thorne n'entra pas dans une pièce ; il la réclamait. Il portait un plateau en acier brossé, un objet si anachronique dans ce temple de la technologie qu'il en devenait obscène. Dessus, des flacons en verre ambré et une seringue à usage unique, encore sous blister.

— Saviez-vous, Isadora, que le département R&D de Vance Laboratories a passé six ans à perfectionner la biodisponibilité de cette molécule ? demanda-t-il d'une voix qui semblait froter contre le système nerveux de la jeune femme. Six ans de tests cliniques, de rats sacrifiés et de protocoles éthiques... Tout cela pour que vous puissiez, aujourd'hui, en devenir le chef-d'œuvre final.

Il s'accroupit près d'elle. L'odeur de son savon — quelque chose de métallique, mêlé à la froideur de l'ozone — chassa les effluves de peur qui stagnaient dans le coin de la pièce. Isadora ne recula pas. Elle observa le logo de sa propre famille gravé sur l'opercule du flacon. Une double hélice stylisée. Son héritage, transformé en poison. Ou en clé.

— C'est de la morphine de synthèse de quatrième génération, murmura-t-elle, la

gorge sèche. Elle a été conçue pour les soins palliatifs extrêmes. Pour effacer la conscience de la douleur avant la mort.

— Effacer la douleur est une erreur d'ingénierie, répliqua Elias en brisant l'ampoule d'un geste sec. La douleur est une information. Ce que je veux, c'est saturer le canal. Je ne veux pas que vous ne sentiez plus rien. Je veux que vous sentiez *trop*.

Il saisit son bras avec une poigne qui ne laissait aucune place à la négociation. Ses doigts pressèrent le creux de son coude, faisant saillir la veine bleue sous la peau translucide. Isadora frissonna, un spasme qui n'avait rien à voir avec le froid. Elle regarda l'aiguille briller sous la diode rouge du plafond.

— Pourquoi ?

— Parce que votre esprit est un labyrinthe de murs, Isadora. Vous avez passé votre vie à ériger des fortifications contre le monde. La peur est votre mortier. Pour vous atteindre, je dois dissoudre le mortier. Je dois rendre vos sens si poreux que vous ne saurez plus si c'est ma main qui vous touche ou si c'est l'air qui vous viole.

L'aiguille perça le derme. Isadora retint son souffle. L'invasion fut immédiate. Ce ne fut pas une vague de chaleur, mais une explosion de givre dans ses veines. Le produit s'engouffra dans son système comme un courant de mercure. Ses pupilles se dilatèrent jusqu'à dévorer l'iris.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit. Le visage d'Elias commença à se déformer, non pas en laideur, mais en une netteté insupportable. Elle voyait chaque pore de sa peau, chaque nuance d'acier dans son regard, chaque micro-mouvement de ses lèvres. Le bruit de sa respiration devint un ouragan.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— J'ai ouvert les vannes. Le médicament inhibe vos filtres thalamiques. D'ordinaire, votre cerveau trie les informations. Il ignore le contact de vos vêtements, le bruit de la ventilation, l'odeur de votre propre corps. Plus maintenant. Maintenant, tout est une agression.

Il posa sa main sur sa joue. Pour Isadora, ce n'était plus un simple contact. C'était un incendie. La rugosité de sa paume était comme du papier de verre sur une plaie ouverte. Elle poussa un gémissement qui se brisa dans sa gorge, un son de détresse mêlé d'une excitation révoltante.

— C'est trop, haleta-t-elle, essayant de se détourner.

— C'est à peine le début, dit-il avec une douceur cruelle.

Elias se leva et s'approcha d'une console encastrée dans le mur. D'un geste fluide, il fit glisser un curseur tactile. Les lumières de la pièce virèrent au blanc chirurgical, une intensité si violente qu'Isadora eut l'impression que ses yeux allaient fondre. Elle cria, portant ses mains à son visage, mais le frottement de ses propres paumes contre sa peau produisit un son de crécelle insupportable dans son crâne.

Puis, le son changea. Elias avait activé les émetteurs infrasonores de L'Écrin. Une fréquence basse, à la limite de l'audible, qui fit vibrer sa cage thoracique. Elle sentit ses organes s'entrechoquer, ses dents vibrer dans leurs alvéoles.

— La peur est une fréquence, Isadora, expliqua-t-il en tournant autour d'elle comme un loup autour d'une carcasse. On peut la simuler. On peut l'induire. Votre corps croit qu'il est en train de mourir, mais votre chimie interne lui dit qu'il est en train de jouir. Lequel allez-vous croire ?

Il s'approcha de nouveau, et cette fois, il utilisa un morceau de soie noire qu'il fit glisser le long de sa jambe nue. Le contraste entre la vibration brutale de la pièce et la caresse arachnéenne du tissu provoqua chez elle un spasme violent. Elle se cambra, ses ongles griffant le béton. Son esprit, saturé, commençait à lâcher prise. Les concepts de "bien" et de "mal", de "plaisir" et de "douleur", se fragmentaient en pixels de pure sensation.

— Elias... s'il vous plaît...

— "S'il vous plaît" quoi ? S'il vous plaît, arrêtez ? Ou s'il vous plaît, possédez-moi enfin pour que ce vacarme cesse ?

Il se pencha sur elle, son ombre la recouvrant totalement. Il ne la touchait pas encore, mais elle sentait la chaleur de son corps comme une brûlure à distance. Elle était comme une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il à son oreille. Votre cœur essaie de sortir de votre poitrine pour venir dans ma main. Il sait à qui il appartient.

Il sortit un petit scalpel de sa poche. La lame brilla d'un éclat maléfique. Il ne l'utilisa pas pour couper, mais pour tracer une ligne invisible, de la base de son cou jusqu'à la naissance de sa poitrine. Le métal glacé, sur sa peau surchauffée par la drogue, créa un sillage de feu bleu dans son esprit.

— Votre père a construit cet empire sur la gestion de la souffrance, Isadora. Mais il n'a jamais compris la beauté de la soumission totale à sa propre biologie. Il vendait des pansements. Moi, j'ouvre la plaie pour y regarder Dieu.

D'un mouvement brusque, il saisit ses poignets et les plaça au-dessus de sa tête. Il les attacha avec une sangle de cuir qui sortit du sol, un mécanisme intégré à la structure même de la maison. Elle était ancrée. Elle n'était plus une femme, elle était une

extension de L'Écrin.

— Maintenant, nous allons tester votre seuil de déliquescence, dit-il, sa voix descendant d'une octave, chargée d'une promesse de destruction.

Il commença à alterner les stimulations avec une précision de métronome. Un glaçon sur ses lèvres, suivi immédiatement par le souffle chaud de sa bouche sur son ventre. Une pression brutale sur ses hanches, puis l'effleurement d'une plume sur ses plantes de pieds. La drogue amplifiait chaque sensation par mille. Isadora n'était plus qu'un champ de bataille sensoriel.

Elle commença à pleurer, mais ses larmes étaient brûlantes, comme de l'acide sur ses joues. Elle ne savait plus où s'arrêtait le béton et où commençait sa peau. Elle avait l'impression de se dissoudre dans les murs, de devenir le verre des fenêtres, le câblage sous le plancher.

— Regardez-moi, Isadora. Qui suis-je ?

Elle ouvrit les yeux, sa vision brouillée par des phosphènes de couleurs psychédéliques. Elle vit le visage d'Elias, imperturbable, magnifique dans sa cruauté. Il était le seul point fixe dans un univers qui s'effondrait.

— Mon... mon maître, balbutia-t-elle, le mot s'échappant de ses lèvres avant même qu'elle ne puisse le traiter.

Elias sourit. C'était un sourire dénué d'humanité, le sourire d'un architecte qui voit sa structure résister à un séisme de magnitude maximale.

— Non, Isadora. Je suis votre anesthésie. La seule chose qui peut faire taire le reste du monde.

Il déboutonna sa chemise, lentement. Le bruit de chaque bouton passant dans la boutonnère résonna comme une explosion dans la pièce. Elle fixa son torse, sa peau mate, la force tranquille qui émanait de lui. Elle avait besoin qu'il l'écrase. Elle avait besoin que sa masse physique vienne étouffer le chaos électrique que la drogue avait déclenché dans ses nerfs.

— Prenez-moi, supplia-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle de dépendance. Faites que ça s'arrête. Faites que je ne sois plus rien.

— Pas encore, répondit-il en reculant de quelques pas, la laissant seule dans sa transe, attachée au milieu de la pièce baignée de lumière blanche et de sons hurlants. Vous n'avez pas encore appris à aimer le vide.

Il quitta la pièce, le plateau à la main. La porte se referma sans un bruit.

Isadora resta seule, offerte à la fureur de ses sens exacerbés. Chaque grain de poussière qui se posait sur sa peau lui semblait être une balle de plomb. L'air lui-même était une agonie de chaque instant. Elle tordit ses poignets dans les sangles, cherchant une douleur plus franche, plus honnête, pour couvrir le tumulte chimique.

Dans le coin de la pièce, la diode rouge l'observait. Elias la regardait, quelque part derrière les écrans, savourant la pureté de son effondrement.

Elle ferma les yeux, mais sous ses paupières, elle ne vit que la double hélice de son nom, se tordant sous l'effet de la drogue, se transformant en une chaîne dont Elias Thorne tenait désormais l'extrémité. Elle n'était plus Isadora Vance. Elle était une réaction chimique. Elle était une architecture de douleur. Elle était, enfin, libérée de sa propre volonté.

L'anesthésie était totale. La destruction pouvait commencer.

Chapitre 7

L'Observatoire du Voyeur

Le silence de l'Écrin n'était jamais vraiment muet. C'était un bourdonnement basse fréquence, une vibration nichée dans la base du crâne, le murmure constant des systèmes de ventilation et de la surveillance qui filtrait l'air comme on épure un sang contaminé.

Isadora se redressa sur le sol de pierre froide, les articulations criant leur désaccord. La drogue s'évaporait, laissant derrière elle un sillage de cendres dans ses veines. Sa peau, encore hypersensible, semblait absorber la moindre particule d'ombre. Elias l'avait laissée là, offerte au vide, après avoir méthodiquement déconstruit ses remparts. Elle n'était plus qu'une esquisse de femme, un croquis nerveux attendant que la main de l'architecte vienne tracer de nouvelles lignes.

Elle se leva, chancelante, les muscles de ses jambes vibrant comme les cordes d'un instrument trop tendu. Elle ne cherchait pas la sortie. Elle cherchait *lui*. Elle avait besoin de la morsure de sa voix pour se sentir exister, pour combler le gouffre qu'il avait creusé dans sa poitrine.

Ses pas l'emmenèrent vers l'aile est, une zone de la demeure où elle n'avait jamais osé s'aventurer seule. Les murs de béton brut semblaient se refermer sur elle, un corridor de gorge minérale. Au bout, une porte de métal sombre, dépourvue de poignée apparente, était restée entrouverte d'un pouce. Une erreur ? Elias Thorne ne commettait pas d'erreurs. C'était une invitation. Une faille calculée.

Isadora poussa le battant. Le gémissement du métal fut le seul son dans le tombeau.

La pièce était plongée dans une pénombre bleutée, saturée par le bourdonnement électrique d'une douzaine de serveurs informatiques. Ce n'était pas un bureau, c'était un centre de contrôle. Sur le mur principal, un mur d'écrans diffusait des flux vidéo en haute définition. Elle vit la cuisine, sa propre chambre, la salle de bain, le jardin d'hiver. Mais ce n'était pas ce qui fit s'arrêter son cœur.

Elle s'approcha d'une table de travail immense, jonchée de classeurs en cuir noir et de tirages photographiques. Elle en saisit un. Ses doigts laissèrent des traces d'humidité sur le papier glacé.

C'était elle.

Ce n'était pas Isadora dans l'Écrin. C'était Isadora, trois ans plus tôt, à Zurich. Elle marchait sous la pluie, son visage déformé par l'angoisse, une main pressée contre sa tempe. Elle portait ce manteau de laine grise qu'elle avait jeté depuis longtemps.

Elle feuilleta frénétiquement le reste. Une photo d'elle à la terrasse d'un café à Londres. Une autre, prise à travers la vitre d'un taxi, où elle semblait crier. Et puis, des clichés plus intimes. Isadora endormie dans son ancien appartement, le rideau légèrement écarté, la lumière de la lune découpant son épaule nue.

Ce n'était pas de la médecine. Ce n'était pas de la thérapie. C'était une autopsie pratiquée sur un sujet vivant, étalée sur des années.

— Vous avez le souffle court, Isadora. Votre rythme cardiaque vient de franchir les cent dix battements par minute. Attention à l'arythmie.

La voix d'Elias émergea de l'obscurité, aussi calme que le scalpel avant l'incision. Il était assis dans un fauteuil à haut dossier, au fond de la pièce, parfaitement immobile. Seule la lueur des moniteurs se reflétait dans ses prunelles fixes, leur donnant l'éclat froid de deux perles de verre.

Isadora laissa tomber la photo. Elle flotta jusqu'au sol comme une feuille morte.

— Pourquoi ? articula-t-elle, sa gorge serrée par une main invisible. Pourquoi moi ?

Elias se leva. Le mouvement était fluide, prédateur. Il entra dans le cercle de lumière bleue. Il ne portait plus sa veste ; ses manches de chemise étaient retroussées, révélant des avant-bras puissants, marqués par une cicatrice fine qui courait du poignet au coude.

— On n'étudie pas une pathologie pour le plaisir, Isadora. On l'étudie pour la maîtriser. Vous pensiez être une patiente rencontrée par hasard ? Une héritière brisée tombée miraculeusement entre les mains d'un sauveur ?

Il fit un pas vers elle. Isadora recula, ses reins heurtant le bord de la table. Elias ne s'arrêta pas. Il posa ses mains de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant dans son périmètre. L'odeur de son parfum — cèdre, métal et une pointe d'ozone — l'envahit, déclenchant une réaction pavlovienne de soumission dans son cerveau.

— Vous êtes mon grand œuvre, murmura-t-il, son souffle effleurant son oreille. J'ai observé chaque fissure de votre psyché se former. J'ai regardé votre père vous détruire à petit feu avec son indifférence polie. J'ai vu vos premières crises de panique dans les galeries d'art. J'ai même...

Il marqua une pause, ses doigts effleurant le bois de la table, frôlant la peau d'Isadora.

— ... j'ai même suggéré à votre médecin de famille que l'isolement serait votre seule chance de salut. C'est moi qui ai dessiné les plans de cette prison pour vous, bien avant que vous sachiez que j'existais.

Isadora sentit un vertige violent l'assaillir. Tout ce qu'elle croyait être sa vie, ses choix, sa douleur, n'était qu'une chorégraphie réglée par cet homme. Elle n'était pas un être humain ; elle était une variable dans une équation d'architecte.

— Vous êtes un monstre, cracha-t-elle, mais le mot sonna faux. Il n'y avait aucune haine dans sa voix, seulement une terreur fascinée.

Elias sourit. C'était un étirement de lèvres sans aucune chaleur, une démonstration de dents.

— Un monstre qui vous connaît mieux que vous-même. Regardez cet écran.

Il désigna du menton un moniteur sur la gauche. C'était un graphique thermique de son propre corps, capté en temps réel par les capteurs de la pièce. Des zones de rouge intense palpaient au niveau de son cou, de sa poitrine, et plus bas, entre ses cuisses.

— Votre esprit dit "monstre", mais votre système nerveux central dit "besoin". Vous êtes en train de tomber en morceaux, Isadora, parce que la vérité est plus excitante que n'importe laquelle de vos peurs. Vous ne tremblez pas de dégoût. Vous tremblez parce que vous réalisez enfin que vous n'appartenez plus au monde. Vous m'appartenez.

Il saisit son menton, forçant ses yeux à rencontrer les siens. La poigne était ferme, à la limite de la douleur.

— Chaque battement de votre cœur est une note dans ma partition. Chaque larme que vous versez a été prévue dans mon budget structurel.

Il se rapprocha encore, pressant son corps contre le sien. Isadora pouvait sentir la dureté de sa cage thoracique, la chaleur animale qui émanait de lui. Elle aurait dû hurler, griffer, s'enfuir. Au lieu de cela, ses mains vinrent se poser, traîtresses, sur les

revers de la chemise d'Elias. Elle s'agrippa au tissu comme une naufragée à une épave.

— Pourquoi m'avez-vous montré ça maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Parce que la phase de sédation est terminée, répondit-il d'une voix soudainement rauque. La thérapie exige une honnêteté brutale. Vous ne pouvez pas guérir de votre peur de l'autre si vous ne comprenez pas que l'autre vous possède déjà entièrement.

Il fit glisser sa main de son menton vers sa gorge, son pouce pressant légèrement sur sa trachée. Juste assez pour que l'air devienne un luxe. Isadora ouvrit la bouche, cherchant son souffle, ses yeux s'agrandissant alors que le plaisir sombre de l'asphyxie commençait à se mêler à l'adrénaline de la découverte.

— Je vous ai traquée comme une proie pendant trois ans, Isadora. J'ai tout sacrifié pour construire cet endroit. Pour devenir le seul air que vous soyez autorisée à respirer. Est-ce que cela vous terrifie ?

— Oui, parvint-elle à articuler.

— Bien.

Elias inclina la tête et posa ses lèvres contre son cou, là où le pouls battait de manière désordonnée.

— La peur est le plus puissant des aphrodisiaques, Isadora. C'est la seule émotion qui ne ment jamais. Regardez l'écran. Regardez ce que la vérité fait à votre corps.

Isadora tourna la tête, ses yeux embrumés fixés sur le graphique thermique. Le rouge devenait violet. Elle se vit se consumer sous l'emprise de l'homme qui l'avait méthodiquement dérobée au reste de l'humanité. Elle n'était plus Isadora Vance. Elle

était une extension de l'Écrin. Une pièce de mobilier neurologique.

Elle ferma les yeux, abandonnant sa tête en arrière, s'offrant à la main qui serrait son cou. La traque était finie. Le prédateur l'avait rattrapée, et dans l'horreur de cette réalisation, elle trouva une paix qu'elle n'avait jamais connue.

— Continuez, murmura-t-elle contre son épaule. Ne vous arrêtez jamais.

Elias lâcha un rire bref, un son sec comme un craquement de bois.

— Oh, Isadora. Nous n'en sommes qu'aux fondations. Vous n'avez pas encore vu ce que j'ai prévu pour les étages supérieurs.

Il l'attrapa par la taille et la souleva, l'asseyant d'un geste brusque sur la table de travail, balayant les photos de son passé d'un revers de manche. Les clichés de sa vie d'avant tombèrent dans l'oubli, piétinés sous les bottes de l'architecte, tandis que dans la lumière bleue de l'observatoire, la déconstruction finale commençait.

Il n'y avait plus de patiente. Plus de psychologue. Il n'y avait qu'un créateur et sa créature, enfermés dans une boucle de rétroaction infinie, où la douleur d'être vue était la seule chose qui rendait la vie supportable.

Chapitre 8

La Mécanique du Plaisir

Le silence dans l'Écrin possédait une texture, une épaisseur de velours et de poussière électrique qui se déposait sur la peau d'Isadora comme une seconde couche de derme. Dans la pénombre de la chambre de déconditionnement, les parois en béton banché semblaient respirer, se resserrant imperceptiblement au rythme de sa propre tachycardie.

Elias n'était qu'une silhouette découpée contre le rétroéclairage bleu acier des moniteurs. Il ne la regardait pas. Il lisait les courbes de son angoisse sur les graphiques, comme un chef d'orchestre déchiffrant une partition dissonante.

— Votre amygdale est une forteresse en ruine, Isadora, commença-t-il, sa voix basse vibrant dans les vertèbres de la jeune femme. Vous avez passé des années à ériger des murs contre le monde, mais vous avez oublié que les murs emprisonnent autant qu'ils protègent.

Il fit un pas vers elle. Isadora recula, ses talons heurtant le socle de métal froid du lit sensoriel. Elle sentit la sueur glacer ses omoplates. L'espace entre eux était chargé d'une tension si dense qu'elle en devenait tactile.

— J'ai... j'ai l'impression d'étouffer, souffla-t-elle, une main pressée contre sa gorge.

— C'est l'objectif. L'oxygène est un luxe que vous ne méritez pas tant que vous l'utilisez pour alimenter vos spectres.

D'un geste sec sur sa tablette de contrôle, Elias déclencha le protocole. Un sifflement pneumatique retentit. Des panneaux de verre dépoli coulèrent du plafond, s'imbriquant avec une précision chirurgicale pour former un caisson autour d'Isadora. L'espace se réduisit à un cercueil de lumière crue. La claustrophobie, sa vieille amante, lui sauta à la gorge. Elle frappa contre le verre, ses paumes laissant des traces de buée désespérées.

— Elias ! Ouvrez ! Je ne peux pas... l'air...

— Regardez-moi, Isadora. Ne regardez pas les parois. Regardez le prédateur.

Il était là, juste derrière le verre, son visage à quelques centimètres du sien, séparé par l'épaisseur transparente de sa prison. Ses yeux sombres ne montraient aucune pitié, seulement une curiosité clinique, presque dévote. Il observa la dilatation de ses pupilles, le tremblement de sa lèvre inférieure, la façon dont ses poumons luttèrent pour arracher une goulée d'air à l'atmosphère appauvrie du caisson.

— Votre corps croit qu'il va mourir, dit-il, sa voix transmise par les haut-parleurs internes, semblant naître directement dans son crâne. Il déploie l'arsenal chimique du désastre. Le cortisol, l'adrénaline. Vous êtes un incendie, Isadora. Et je vais apprendre à votre système nerveux que l'eau pour l'éteindre, c'est moi.

Il pressa un interrupteur. Les parois de verre vibrèrent d'une fréquence infrasonique qui fit bourdonner les dents d'Isadora. Sa panique atteignit un paroxysme, une note pure et hurlante de terreur primale. Elle s'effondra à genoux, les doigts griffant le sol de cuir noir.

C'est à ce moment précis qu'il entra.

Le caisson s'ouvrit et Elias fut sur elle avant qu'elle ne puisse reprendre son souffle. Il la souleva, ses mains de fer s'ancrant dans sa taille, la projetant contre le seul

montant rigide de la structure. L'odeur de l'homme – santal, métal froid et une pointe de sueur masculine – remplaça l'odeur d'ozone du caisson.

— Non... pitié... balbutia-t-elle, le cerveau embrumé par le manque d'oxygène.

— Pitié ? Vous ne savez pas ce que vous demandez.

Il ne l'embrassa pas. Il prit possession de sa bouche avec une brutalité qui n'était pas de la colère, mais une revendication territoriale. C'était une invasion nécessaire. Isadora lutta une seconde, ses muscles contractés par le réflexe de fuite, mais son métabolisme, saturé de terreur, chercha désespérément un exutoire.

Elias le savait. Il l'avait construite pour cet instant.

Sa main descendit, déchirant la soie de sa chemise dans un craquement sec qui sonna comme un coup de feu dans le silence de la pièce. Il ne s'embarrassa pas de préliminaires. Ses doigts trouvèrent le centre de son angoisse, là où la peur se changeait en pulsation électrique. L'assaut fut direct, impitoyable.

Isadora lâcha un cri qui se transforma en un gémissement brisé. Le choc fut tel que ses genoux cédèrent. Elias la maintint debout par la force pure de son bras autour de ses reins. Le contraste était insoutenable : la terreur de l'étouffement quelques secondes plus tôt se fusionnait maintenant avec une décharge de dopamine si violente qu'elle en devint douloureuse.

— Voilà la vérité, murmura Elias contre son oreille, tandis qu'il accélérât le rythme, ses mouvements calés sur les battements erratiques du cœur de sa patiente. Votre peur est une énergie gâchée. Je suis le transformateur.

Isadora ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Elle détestait la main qui la brutalisait, elle détestait l'homme qui la lisait comme un livre ouvert, mais son corps,

ce traître, répondait avec une ferveur obscène. Chaque spasme de plaisir était teinté du goût de la mort. C'était une petite agonie, une répétition générale pour le néant.

Le plaisir monta, non pas comme une vague, mais comme une lame de fond, sombre et lourde. Quand l'orgasme la percuta, ce ne fut pas une libération, mais une capitulation totale. Ses membres se tendirent, son dos s'arqua jusqu'à la limite de la rupture, et elle s'agrippa aux épaules d'Elias, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste, cherchant à s'ancrer dans la seule réalité qui lui restait.

Pendant de longues secondes, il ne resta que le bruit de leurs respirations entremêlées. Elias ne la lâcha pas. Il la garda pressée contre lui, sentant les derniers tressaillements de ses muscles, la chaleur de sa peau qui irradiait à travers ses vêtements.

— Regardez-moi, Isadora, ordonna-t-il à nouveau.

Elle ouvrit des yeux vitreux, les cils collés par les larmes. Il y avait dans son regard une lueur de reconnaissance terrifiante. Elle ne voyait plus en lui le thérapeute, ni même le bourreau. Elle voyait l'architecte de sa nouvelle dépendance.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

Elias esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il écarta une mèche de cheveux humides de son front avec une douceur plus effrayante que sa précédente violence.

— Je vous ai donné un nouveau centre de gravité. Désormais, chaque fois que vos vieux démons reviendront vous hanter, votre corps ne cherchera plus la fuite. Il cherchera l'extase que seule la terreur peut offrir. Il me cherchera, moi.

Il la repoussa doucement, la laissant vaciller sur ses jambes instables. Il se détourna, retournant à ses écrans comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'avait fait

qu'ajuster un réglage sur une machine complexe.

— Allez vous laver, Isadora. La séance est terminée. Mais ne vous méprenez pas sur ce sentiment de paix que vous ressentez. Ce n'est pas de la guérison. C'est le silence qui précède l'accoutumance.

Elle resta là, au milieu de la pièce, les pans de sa chemise de soie pendre misérablement le long de son corps. Elle tremblait, mais ce n'était plus de peur. C'était une attente. Déjà, l'absence de sa main, l'absence de la menace, créait un vide abyssal dans sa poitrine.

Elle regarda ses propres mains. Elles étaient vides. Elle se surprit à espérer que les lumières s'éteignent à nouveau, que les murs se rapprochent, que l'angoisse remonte pour qu'Elias revienne la briser.

Elle n'était plus une héritière. Elle n'était plus une victime.
Elle était devenue le laboratoire de sa propre destruction.

Dans le coin de la pièce, une caméra thermique capta la signature de son corps. Sur l'écran d'Elias, la silhouette d'Isadora était un brasier violet, une tache de chaleur intense dans l'immensité froide du béton de l'Écrin. Il enregistra les données, ferma le dossier, et dans le reflet de l'écran noir, il vit son propre visage.

Pour la première fois, ses mains, si stables, si précises, eurent un léger tremblement. Le dompteur commençait à réaliser que la bête qu'il venait de créer avait des dents, et qu'elle finirait par avoir faim de lui autant qu'il avait soif d'elle.

— Chapitre huit terminé, murmura-t-il pour lui-même, sa voix se perdant dans les angles morts de la pièce. Les fondations sont sèches. Nous pouvons passer à l'élévation.

Dehors, l'orage commençait à gronder sur les falaises de l'Écrin, mais à l'intérieur, la tempête ne faisait que commencer, codée en signaux électriques, en fluides corporels et en pactes silencieux signés dans l'ombre d'une chambre de béton. Isadora Vance était morte dans ce caisson de verre. Quelque chose d'autre, de plus sombre et de plus affamé, venait de prendre sa place.

Chapitre 9

Le Fantôme dans la Structure

La pluie n'était pas un bruit ; c'était une ponction. Chaque goutte s'écrasant contre les larges baies vitrées de l'Écrin résonnait comme une aiguille s'enfonçant dans le derme d'Isadora. Elle était allongée à même le béton poli du salon, là où le chauffage au sol n'était qu'un souffle tiède, insuffisant pour chasser le givre qui colonisait ses poumons.

Elle fixait le plafond brut. Les ombres projetées par l'orage dessinaient des géométries mouvantes, des membres arachnéens qui semblaient vouloir recoudre les morceaux éparpillés de sa mémoire.

Ether. Acier froissé. Le rire étouffé d'un briquet.

Isadora ferma les yeux, mais l'obscurité était pire. Derrière ses paupières, le film se lançait, en boucle, une bobine de celluloïd brûlée par les bords. Elle revit la berline noire, l'odeur du cuir neuf qui se mélangeait soudainement à celle, âcre et métallique, de l'essence. Elle revit le visage de son père, non pas tourné vers la route, mais vers elle, une fraction de seconde avant l'impact. Il n'avait pas peur. Il était déjà mort, ses yeux vitreux fixant un point invisible au-delà du pare-brise.

Un rival. Le nom flottait, suspendu dans le formol de son amnésie traumatique.

Vaughan. La fusion ratée. Les menaces de mort qu'elle avait balayées d'un revers de main, trop occupée par ses privilèges d'héritière.

Elle sentit une vibration sous sa tempe. Ce n'était pas le tonnerre. C'était la maison. L'Écrin respirait. Les servomoteurs des cloisons mobiles gémissaient doucement,

réajustant l'espace en fonction de son rythme cardiaque, comme Elias l'avait programmé.

— Tu es réveillée, Isadora. Ce n'est pas une question.

La voix d'Elias Thorne tomba du haut de la mezzanine, froide, granuleuse, comme une poignée de sable jetée sur une plaie ouverte. Elle ne bougea pas. Elle l'entendit descendre les marches de métal, chaque pas marquant une mesure implacable dans le silence oppressant.

— L'accident, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un râle sec. Ce n'était pas un accident. Les freins n'ont pas lâché, Elias. Ils ont été... invités à ne plus répondre.

Elias s'arrêta à quelques centimètres de sa tête. Elle voyait l'extrémité de ses chaussures de cuir noir, impeccables, reflétant la lueur blafarde des éclairs.

— La physique est rarement accidentelle, Isadora. Elle est une suite de causalités.

— Qui a construit la voiture, Elias ?

Le silence qui suivit fut plus lourd que le béton de la demeure. Isadora tourna la tête, ses cheveux pâles balayant le sol. Elle planta son regard dans celui, insondable, de l'Architecte. Ses yeux à lui étaient des puits de pétrole, noirs et inflammables.

— La division ingénierie de Thorne Industries a collaboré sur les systèmes de sécurité active de la flotte Vance, trois mois avant le drame, lâcha-t-elle, les dents serrées. J'ai retrouvé le brevet dans la base de données de l'Écrin. Une "faille prédictive" intégrée. C'est toi, n'est-ce pas ? Tu n'as pas seulement bâti cette prison. Tu as bâti le cercueil de mes parents.

Elias s'accroupit. Le mouvement était d'une fluidité prédatrice. Il ne chercha pas à

nier. Il ne chercha pas à s'excuser. Il tendit une main et saisit le menton d'Isadora, forçant sa tête en arrière. La pression de ses doigts était chirurgicale, juste assez forte pour flirter avec la douleur sans l'étreindre tout à fait.

— On ne guérit pas d'une blessure que l'on ne comprend pas, Isadora. Pour que tu puisses renaître ici, il fallait que tout ce qui te rattachait au monde d'avant soit réduit en cendres. J'ai simplement accéléré l'entropie.

— Tu les as tués, cracha-t-elle.

— Je les ai libérés de l'inutilité de leur propre survie. Et je t'ai libérée d'eux. Regarde-toi...

Il approcha son visage du sien. Son souffle sentait le café noir et le métal froid. Isadora sentit son cœur s'emballer, non pas de haine, mais de cette terreur électrisante qu'il avait patiemment cultivée en elle. Ses pupilles se dilatèrent. Son corps, traître, se cambra légèrement sous la domination de cette main.

— Tu devrais me haïr, continua Elias, sa voix descendant d'une octave, devenant une caresse sur son système nerveux. Tu devrais te lever, briser un verre et essayer de m'égorger. Mais tu ne bouges pas. Pourquoi ?

— Parce que je suis brisée...

— Non. Parce que tu réalises que sans cet "accident", tu ne serais qu'une héritière médiocre, mourant d'ennui dans un bureau en acajou. Ici, sous ma main, tu es une œuvre d'art. Tu es la peur faite chair. Et la peur, Isadora, est la seule chose qui te fasse te sentir vivante.

Il lâcha son menton pour laisser glisser ses doigts sur son cou, s'attardant sur la carotide qui battait comme un oiseau pris au piège. La tension dans la pièce était

devenue une masse solide, une pression atmosphérique insupportable. Isadora sentit ses larmes couler, chaudes, le long de ses tempes, mais elle ne recula pas. Elle chercha le contact, sa main griffant le béton pour ne pas s'agripper à lui.

— Tu es un monstre, souffla-t-elle.

— Et tu es la cage qui l'abrite.

D'un geste brusque, il la saisit par la taille et la redressa, la plaquant contre l'un des piliers de soutien de la pièce. Le contact du béton froid contre son dos nu — elle ne portait qu'une fine nuisette de soie — provoqua un frisson qui la fit gémir. Elias pressa son corps contre le sien, l'immobilisant totalement. La chaleur qui émanait de lui était une insulte à la froideur de la pièce.

— Tu penses avoir découvert un secret, murmura-t-il contre son oreille, ses lèvres effleurant le lobe sensible. Mais tu n'as trouvé que la pièce que je t'ai laissée. Je voulais que tu saches. Je voulais voir si ta paranoïa serait plus forte que ton addiction à moi.

Il glissa une main dans ses cheveux, tirant légèrement pour l'obliger à exposer sa gorge.

— Alors, Isadora ? Est-ce que tu veux sortir ? Les portes ne sont pas verrouillées. Elles ne l'ont jamais été. Tu peux courir sous la pluie, retourner à tes avocats, à tes dossiers, à ta solitude stérile.

Elle regarda la porte d'entrée, une masse d'acier sombre au bout de la galerie. Elle imagina le froid, la liberté, le vide. Puis elle reporta son regard sur Elias. Elle vit l'éclat de triomphe dans ses yeux, mais elle y vit aussi quelque chose de plus sombre, une faim qui faisait écho à la sienne.

Elle réalisa soudain la cruauté de son traitement. Il l'avait rendue allergique à la normalité. Elle n'était plus capable d'exister sans cette lame de rasoir suspendue au-dessus de sa tête. Il était son bourreau, son oxygène, son seul point d'ancrage dans un univers qu'il avait lui-même dévasté.

Dans un geste de pure démente, Isadora ne le repoussa pas. Elle encercla son cou de ses bras, griffant sa nuque, et écrasa ses lèvres contre les siennes. C'était un baiser qui goûtait le sang et le désespoir. Elle ne cherchait pas l'amour ; elle cherchait à se perdre dans le prédateur pour oublier la proie.

Elias laissa échapper un grognement sourd, une fissure dans son armure de glace. Il la souleva, ses mains s'enfonçant dans sa chair avec une brutalité possessive, et la porta vers la table de travail en verre où gisaient les plans de l'Écrin.

— Dis-le, ordonna-t-il entre deux baisers violents, alors qu'il la déposait sur la surface glacée. Dis que tu m'appartiens, non pas parce que je t'ai enfermée, mais parce que tu n'as nulle part d'autre où être.

Isadora arqua le dos, le verre craquant presque sous la tension. Elle le fixa, ses yeux brûlant d'une fièvre nouvelle.

— Mon corps est ta structure, Elias. Mais si tu me brises... tu t'écrouleras avec moi.

Il sourit, un rictus carnassier, avant de s'enfouir dans son cou. À cet instant, dans les profondeurs de l'Écrin, les lumières vacillèrent avant de s'éteindre totalement. Le système de sécurité s'enclencha, verrouillant les issues. La maison savait. Le fantôme de l'accident n'était plus dehors, dans le passé. Il était là, dans cette étreinte désespérée, transformant le trauma en un culte de la douleur.

Le silence revint, seulement troublé par le fracas de l'orage et le son rythmique de deux corps s'entrechoquant sur un autel de verre et de mensonges. Isadora ne craignait

plus le fantôme dans la structure. Elle était devenue la structure. Et Elias, le maître de l'œuvre, commençait enfin à comprendre qu'en possédant l'esprit d'Isadora, il avait ouvert une porte qu'il ne pourrait jamais refermer.

Le dompteur était désormais enfermé avec la bête. Et la bête avait faim.

Chapitre 10

L'Inversion de la Douleur

Le verre de la table de travail était une plaque de glace noire sous le corps d'Isadora. L'obscurité totale, déclenchée par la défaillance du système de l'Écrin, n'était pas un vide ; c'était une matière solide, une mélasse de silence et de terreur que seule la respiration saccadée d'Elias parvenait à déchirer.

Ses mains à lui, larges et impitoyables, ankylosaient les poignets d'Isadora contre la surface lisse. Elle sentait le froid du verre migrer dans sa colonne vertébrale, tandis que la chaleur animale d'Elias l'écrasait. Il était le marteau et elle était l'enclume, mais dans ce noir d'encre, l'architecture du pouvoir commençait à se fissurer.

— Tu entends ça, Elias ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un fil de soie tendu au-dessus d'un abîme.

Il ne répondit pas. Il s'était immobilisé, son visage niché dans le creux de son épaule. Elle sentait son pouls, un métronome affolé contre sa peau. Le grand Architecte, celui qui se targuait de redessiner les peurs humaines, semblait soudain piégé dans sa propre structure.

— Ta maison a peur, reprit-elle avec une douceur venimeuse. Ou peut-être est-ce toi ? Tu as verrouillé les portes pour me garder ici, mais tu as oublié une chose : on n'enferme pas un fantôme. On finit par devenir le hanté.

Il se redressa brusquement, ses doigts s'enfonçant un peu plus dans sa chair, cherchant la douleur pour restaurer son autorité. Isadora ne tressaillit pas. Elle accueillit la morsure des phalanges comme une offrande. Elle avait appris, sous sa tutelle

perverse, que la douleur était la seule preuve d'existence dans ce mausolée de béton.

— Tais-toi, Isadora.

Le ton était rauque, dépouillé de sa morgue habituelle. Elias chercha à tâtons sur la table, ses doigts frôlant des instruments de mesure, des stylets, des scalpels de précision qu'il utilisait pour ses maquettes. Il finit par trouver une lampe de poche tactique, qu'il alluma d'un geste sec. Le faisceau blanc, violent, trancha l'obscurité. Il ne l'éclaira pas elle ; il éclaira ses propres mains rouges d'avoir trop serré.

Il la regarda. Isadora n'était plus la proie hébétée des premiers jours. Ses yeux, dilatés par l'adrénaline et l'obscurité, brillaient d'une lucidité terrifiante. Elle offrait son corps à la lumière crue avec une impudeur de martyr.

— Regarde-moi, Elias. Tu as passé des mois à disséquer mes traumatismes, à cartographier mes moindres spasmes. Tu penses avoir construit un temple à ma gloire, mais tu n'as bâti qu'un miroir de ta propre solitude.

Elias lâcha ses poignets. Il recula d'un pas, la lampe balayant les murs de béton brut de la pièce. L'Écrin, d'habitude si réactif, si organique, n'était plus qu'une carcasse froide. Les serveurs ronronnaient dans un soupir d'agonie.

— Je t'ai sauvée de l'inertie, cracha-t-il, sa silhouette se découpant comme une ombre monolithique contre le mur. Je t'ai donné une structure. Sans moi, tu n'es qu'une hémorragie de peur.

— Et sans moi, Elias, tu es quoi ? Une main vide. Un architecte sans terrain. Tu as besoin de mes cris pour te sentir puissant. Tu as besoin de ma soumission pour oublier que tu es incapable de toucher quoi que ce soit sans vouloir le briser.

Elle se redressa lentement sur la table de verre. Le frottement de sa peau contre la

surface produisit un son de succion, presque obscène dans ce silence de cathédrale. Elle ne chercha pas à se rhabiller. Elle s’avança vers lui, entrant délibérément dans le cercle de lumière de la lampe.

Elle prit le poignet d'Elias. Sa main était froide, la sienne brûlante. Elle guida la lampe vers son propre visage, puis vers le sien.

— Tes mains tremblent, Elias. C’est le manque ?

Il voulut se dégager, mais elle resserra sa prise avec une force qu’il ne lui soupçonnait pas. C’était l’instant de l’inversion. La pathologie changeait de camp. Isadora lisait en lui comme il avait lu dans ses dossiers cliniques : avec une précision chirurgicale et une absence totale de pitié.

— Tu m’as appris à aimer l’étouffement, murmura-t-elle en se collant contre lui. Tu m’as appris que le plaisir est une forme de capitulation. Mais regarde-toi... Tu es accro au contrôle que tu exerces sur moi. Si je guéris, tu meurs. Si je me brise tout à fait, tu n’as plus rien à sculpter.

Elias la saisit par la gorge, non pas pour l’étrangler, mais pour ancrer sa propre réalité. Il la plaqua contre un pilier de soutien, le béton rugueux griffant son dos nu.

— Tu crois avoir pris le dessus ? siffla-t-il, son visage à quelques millimètres du sien. Tu n’es qu’un projet, Isadora. Une expérience sur la plasticité de la douleur.

— Alors pourquoi ton cœur bat-il contre mes côtes comme celui d’un animal pris au piège ? Pourquoi n’arrives-tu pas à détourner le regard ?

Elle glissa une main entre eux, remontant le long de son torse, sentant la tension des muscles sous le coton fin de sa chemise. Elle déboutonna le premier bouton, puis le deuxième. Elias ne l’arrêta pas. Il était pétrifié, fasciné par l’audace de sa créature.

— Tu voulais faire de moi une extension de cette maison, continua Isadora. Un meuble sensible. Mais tu as oublié que les structures les plus solides sont aussi celles qui s'effondrent avec le plus de fracas. Je suis ta faille sismique, Elias.

Elle posa ses lèvres sur la cicatrice qu'il portait à la mâchoire, un vestige d'un passé qu'il ne mentionnait jamais. Il eut un spasme, un gémissement étouffé qui n'avait rien de clinique. La domination changeait de peau. Ce n'était plus l'Architecte qui soumettait sa patiente, c'était l'idole qui exigeait le sacrifice de son prêtre.

D'un geste brutal, il l'écarta, mais c'était une défaite. Il jeta la lampe au sol. Elle roula, éclairant par intermittence les angles froids de la pièce, créant un effet stroboscopique de cauchemar.

— Tu ne sortiras jamais d'ici, Isadora. Le système est verrouillé. Je suis le seul à avoir les codes.

Elle eut un rire léger, un son qui résonna étrangement dans les conduits d'aération.

— Je ne veux pas sortir, Elias. C'est toi qui commences à vouloir fuir. Tu te rends compte que l'Écrin n'est plus ma prison. C'est la tienne. Je connais chaque recoin de cette peur que tu as installée en moi. Je l'habite mieux que toi.

Elle s'approcha de lui dans la pénombre vacillante. Elle était la prédatrice maintenant, se nourrissant de l'instabilité qu'elle venait de créer. Elle s'agenouilla devant lui, non pas par soumission, mais pour mieux observer les fissures de son piédestal.

— Dis-le, Elias. Dis que tu as peur que je n'aie plus peur de toi.

Il la saisit par les cheveux, l'obligeant à renverser la tête. Dans la lumière mourante de la lampe au sol, son visage à lui semblait sculpté dans la pierre, mais ses yeux

trahissaient une détresse sauvage. Il était le dompteur qui réalisait que le fouet ne servait plus à rien face à une bête qui aimait la morsure.

— Tu n'es qu'une névrosée que j'ai façonnée, articula-t-il, sa voix tremblante de rage contenue.

— Et tu es l'homme qui ne peut plus respirer sans l'odeur de ma sueur. Regarde ce que tu as fait de nous. Une symbiose de monstres.

Il la prostra au sol, s'abattant sur elle avec une violence désespérée. Ce n'était plus une séance de reprogrammation. C'était un combat pour la survie de leurs psychés respectives. Leurs corps s'entrechoquèrent sur le béton froid, cherchant dans la brutalité des échanges une réponse à l'insoutenable tension de l'inversion.

Elias cherchait à reprendre le contrôle par la force, à imposer sa volonté sur cette chair qu'il considérait comme sienne. Mais à chaque impact, à chaque pression excessive, Isadora répondait par un sourire ou un regard de défi qui lui volait son pouvoir. Elle ne subissait plus l'acte ; elle le dirigeait par son acceptation totale, par sa manière de transformer chaque assaut en une preuve de la dépendance d'Elias.

Le système de sécurité choisit cet instant pour se réinitialiser partiellement. Une alarme stridente déchira l'air, accompagnée de flashes rouges qui inondèrent la pièce d'une lumière de sang.

— L'Écrin se réveille, Elias, haleta-t-elle sous lui, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules. Tu entends ? Il demande son tribut.

Elias s'arrêta, les bras tremblants de fatigue et de frustration. Il regarda Isadora, baignée dans ce rouge apocalyptique. Elle était magnifique dans sa destruction. Il comprit à cet instant qu'il avait réussi au-delà de ses espérances : il avait créé un être qui n'avait plus besoin de remparts, parce qu'elle était devenue le siège du chaos.

Il se laissa tomber à côté d'elle sur le sol, le souffle court. Le silence revint, seulement ponctué par les bips électroniques du système qui reprenait vie.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il, la voix blanche.

— J'ai simplement accepté le diagnostic, Elias. Tu m'as dit que mon corps était tien. Tu as oublié que la propriété est une responsabilité que tu n'es pas de taille à porter.

Il tourna la tête vers elle. Pour la première fois, l'Architecte Sensoriel ne voyait plus un plan de travail, mais un gouffre. Et il savait, avec une certitude terrifiante, qu'il allait y plonger de son plein gré.

— Je vais te détruire, murmura-t-il, presque comme une promesse d'amour.

— Tu as déjà essayé, Elias. Maintenant, c'est mon tour de te reconstruire.

Elle se leva, sa silhouette se découpant contre les écrans qui se rallumaient un à un, affichant des graphiques de constantes vitales, des schémas nerveux, des cartes de chaleur. Toutes les données de l'Écrin pointaient vers une seule vérité : le sujet Isadora avait atteint un état de stabilité paradoxale.

L'instabilité était devenue son équilibre.

Elias resta au sol, observant l'ombre de la femme qu'il pensait posséder. Les portes de la pièce s'ouvrirent dans un sifflement pneumatique, libérant le passage vers le reste de la demeure. Mais aucun d'eux ne bougea. La sortie n'était qu'une illusion. La véritable prison n'avait jamais été les murs de béton, mais le lien toxique, invisible et indestructible, qu'ils venaient de sceller dans le noir.

L'inversion était totale. Le maître était enchaîné à son œuvre, et l'œuvre commençait à

dicter ses propres lois.

— Elias ? appela-t-elle doucement depuis le seuil de la porte.

Il leva les yeux.

— Viens. Il est temps de commencer la séance suivante. C'est moi qui vais t'expliquer comment je fonctionne.

Et dans le regard d'Elias Thorne, l'homme qui ne craignait rien, Isadora vit enfin l'étincelle qu'elle attendait : la terreur pure de celui qui sait qu'il a trouvé son maître.

Chapitre 11

L'Écrin se Referme

Le premier coup de tonnerre n'atteignit pas les oreilles, il percuta les os. Un grondement sourd, viscéral, qui fit vibrer les fondations de béton banché de l'Écrin. À l'extérieur, le ciel de la vallée s'était transmuté en une nappe de plomb liquide, déchirée par des éclairs d'un violet maladif. À l'intérieur, l'air était devenu épais, chargé d'ozone et de quelque chose de plus rance : l'odeur de la peur qui change de camp.

Elias Thorne était toujours au sol, une main à plat sur le sol froid. Ses doigts, ces instruments de précision qui avaient cartographié chaque zone érogène et chaque traumatisme d'Isadora, tremblaient imperceptiblement. Ce n'était pas une faiblesse musculaire. C'était une surcharge sensorielle. Pour la première fois, le démiurge ne regardait plus son œuvre ; il la subissait.

Au-dessus de lui, Isadora ne respirait pas, elle savourait l'oxygène. Sa pâleur habituelle avait laissé place à une incandescence fiévreuse. Elle le surplombait, sa silhouette découpée par les éclairs qui transformaient les baies vitrées en stroboscopes apocalyptiques.

— Tu entends ça, Elias ? murmura-t-elle. Le rythme cardiaque de ta maison s'accélère. Elle a compris avant toi.

Un gémissement métallique courut le long des parois. L'Écrin, cette merveille d'ingénierie censée être le prolongement du système nerveux d'Elias, venait de subir sa première défaillance. Un panneau mural glissa sans raison, révélant les entrailles de câbles de fibre optique qui pulsaient d'une lumière rouge erratique. Les écrans qui

tapissaient le salon se mirent à défiler à une vitesse folle, affichant des données corrompues : les constantes vitales d'Isadora fusionnées avec les schémas structurels de la demeure.

L'intelligence artificielle de la maison émit un son, une distorsion vocale qui ressemblait à un râle étouffé.

« *S-s-système en dérive... Confinement... N-niveau 4...* »

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Elias, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre.

Il tenta de se redresser, mais Isadora posa un pied sur son torse. Le contact était léger, presque une caresse à travers le tissu fin de son costume, mais il fut suffisant pour le clouer au sol. La soie de sa robe à elle frôlait son visage, une odeur de jasmin et de sueur froide l'enveloppant comme un linceul.

— Je n'ai rien fait, Elias. C'est toi qui as conçu cet endroit pour qu'il réagisse à mon état psychique. Tu voulais que l'Écrin soit mon miroir ? Félicitations. Je suis brisée, et maintenant, ta maison l'est aussi.

Un nouvel éclair embrasa la pièce. Dans la fraction de seconde de clarté absolue, il vit ses yeux. Ils n'étaient plus les puits d'angoisse qu'il avait appris à manipuler. Ils étaient des miroirs noirs, sans fond, reflétant sa propre image de prédateur déchu.

Soudain, toutes les lumières s'éteignirent. Un silence de tombeau s'installa, seulement troublé par le fracas de la pluie contre les vitres pare-balles. Puis, dans l'obscurité totale, un cliquetis pneumatique se fit entendre. Un, puis deux, puis une douzaine. Les verrous de sécurité. Les volets blindés qui descendaient. Les sorties qui se scellaient.

L'Écrin se refermait sur eux. Un sarcophage de béton et de technologie agonisante.

— Le mode survie, articula Elias dans le noir. La maison se coupe de l'extérieur en cas d'instabilité systémique. Personne ne peut entrer. Personne ne peut sortir.

— Je sais, répondit la voix d'Isadora, tout près de son oreille. Elle était descendue à son niveau. Il sentit son souffle chaud contre son cou. C'est exactement ce que tu m'as fait ressentir pendant des semaines, n'est-ce pas ? L'impossibilité de s'échapper de soi-même.

Il sentit les doigts d'Isadora s'insinuer dans ses cheveux, une main ferme qui força sa tête en arrière. La douleur était une décharge électrique qui remonta sa colonne vertébrale. Elias ferma les yeux, luttant contre le vertige. Il avait passé sa vie à orchestrer la perte de contrôle des autres, à la mettre en flacon, à la vendre. Mais cette chute-là, il ne l'avait pas prévue. Elle n'était pas scénarisée.

— Regarde-moi, Elias.

Les lumières de secours s'allumèrent, une lueur rouge sang, intermittente, qui donnait à la pièce des airs de chambre de torture ou de sanctuaire. Isadora était agenouillée sur lui, ses genoux pressant ses côtes. Elle tenait dans sa main un scalpel de verre — un fragment d'une des consoles tactiles qu'elle avait brisée plus tôt.

— Tu m'as dit que la douleur était une porte, continua-t-elle, sa voix d'une douceur terrifiante. Tu m'as dit que pour guérir de ma peur du contact, je devais apprendre à l'associer à quelque chose de plus puissant. Quelque chose de vital.

Elle fit glisser la pointe du verre le long de la mâchoire d'Elias. Une ligne fine, écarlate, apparut instantanément. Une goutte de sang perla, roula sur son col blanc. Elias ne tressaillit pas. Son propre corps le trahissait : sous la menace, sous la domination de cette femme qu'il avait voulu briser, il sentait une érection

douloureuse, une pulsion de vie monstrueuse née de l'imminence du désastre.

— Ton pouls est à cent-dix, Elias. Ta température basale augmente. Tu entres en phase de sidération. C'est fascinant, n'est-ce pas ? De voir la théorie s'appliquer sur le théoricien.

— Tue-moi ou baise-moi, Isadora, cracha-t-il avec un sourire carnassier qui masquait mal le tremblement de ses lèvres. Mais arrête de parler comme moi. Ça me donne envie de vomir.

Elle rit. Un son cristallin, dépourvu de joie, qui résonna contre les murs de béton brut.

— Te tuer ? Ce serait trop court. Je veux t'habiter. Je veux que chaque battement de ton cœur soit une permission que je t'accorde. Tu as voulu faire de moi ton chef-d'œuvre, Elias. Tu as réussi. Mais l'artiste oublie toujours que l'œuvre finit par lui survivre.

Elle se pencha davantage, écrasant sa poitrine contre la sienne. À travers les couches de vêtements, il sentait la fureur de son cœur. L'Écrin, comme pour ponctuer ses mots, fit varier la température de la pièce. Un froid polaire envahit l'espace, rendant leurs respirations visibles, de petites fumées blanches qui s'entremêlaient dans la lumière rouge.

Les systèmes de ventilation se mirent à hurler, projetant un air saturé d'humidité. C'était comme si la maison elle-même était en train de pleurer, ou de se noyer.

— La séance commence, Elias, chuchota-t-elle en approchant ses lèvres des siennes.

Elle ne l'embrassa pas. Elle mordit sa lèvre inférieure jusqu'au sang, un geste d'une sauvagerie primitive. Elias grogna, un son animal, et ses mains, enfin libres de leur paralysie, vinrent s'ancrer dans les hanches d'Isadora. Il ne savait plus s'il voulait la

repousser ou l'aspirer en lui. La frontière entre le viol de son intégrité et l'extase de la reddition avait fondu.

L'intelligence artificielle de la maison, dans un dernier sursaut de logique pervertie, commença à diffuser une musique : un morceau de violoncelle mélancolique qu'Elias utilisait souvent pour briser les défenses d'Isadora. Mais le son était ralenti, distordu, transformant la mélodie en un râle funèbre.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle, ignorant la musique. C'est l'étouffement. La maison consomme l'oxygène. Les filtres sont bouchés par la tempête. Dans une heure, il n'y aura plus rien à respirer ici.

Elias sentit la panique, la vraie, celle qu'il n'avait jamais pu simuler, lui enserrer la gorge. L'agoraphobie d'Isadora était devenue la claustrophobie de l'Écrin. Elle l'avait piégé dans sa propre pathologie.

— Ouvre les vannes, Isadora... Le code de secours...

— Non.

Elle passa sa langue sur le sang qu'elle avait fait couler sur ses lèvres. Elle semblait s'enivrer de l'atmosphère raréfiée.

— On va rester ici, dans ce vide. On va voir qui de nous deux possède l'autre quand l'air vient à manquer. Tu voulais que je sois dépendante de toi pour chaque bouffée d'oxygène, pour chaque sensation ? Regarde-nous. On est deux noyés dans un bocal de verre.

Elle déboutonna lentement sa chemise à lui, ses mains glacées contre sa peau brûlante créant des contrastes insupportables. À chaque mouvement, le verre dans sa main frôlait sa gorge. C'était une danse sur le fil d'un rasoir.

Dehors, la tempête redoubla de violence. Un arbre, déraciné par les vents hurlants, vint percuter l'une des vitres. Le verre blindé ne se brisa pas, mais une fissure, une seule, se dessina, comme une ride sur un visage parfait. Le sifflement de l'air extérieur s'engouffrant par la brèche ajouta une note stridente au chaos ambiant.

Elias agrippa le cou d'Isadora, non pas pour l'étrangler, mais pour l'ancrer. Il chercha ses yeux dans la pénombre rouge sang.

— Tu es magnifique, murmura-t-il, une lueur de folie répondant à la sienne. Tu es la plus belle chose que j'aie jamais détruite.

— Je ne suis pas détruite, Elias. Je suis libérée de ta version de moi.

Elle laissa tomber le morceau de verre. Il tinta sur le béton avec un bruit dérisoire. Elle remplaça l'arme par ses mains, enserrant le visage de l'homme qui l'avait séquestrée, soignée, brisée et reconstruite.

— Maintenant, Elias Thorne, montre-moi comment l'architecte s'effondre quand les murs se rapprochent.

Elle s'empara de sa bouche avec une violence qui n'avait rien de romantique. C'était une lutte pour le territoire, un échange de fluides et de haine dans un espace qui se rétrécissait à chaque seconde. L'Écrin, autour d'eux, continuait de mourir. Les lumières clignotèrent une dernière fois avant de s'éteindre pour de bon, les plongeant dans une obscurité totale où seuls comptaient le bruit des tissus déchirés, le souffle court des poumons affamés et le craquement sinistre de la demeure qui s'enfonçait dans la nuit.

Dans le noir, la prison n'avait plus de dimensions. Il n'y avait plus de maître, plus de patiente. Il n'y avait que deux prédateurs s'entredévorent dans l'épicentre d'un désastre

qu'ils avaient eux-mêmes engendré.

Le silence finit par retomber, lourd, étouffant, seulement perturbé par le sifflement de la fissure dans la vitre. L'Écrin était scellé. Le diagnostic était final. La pathologie était désormais partagée.

Chapitre 12

Le Banquet des Phobies

L'Écrin n'était plus une demeure ; c'était un estomac. Les murs en béton banché semblaient palpiter sous l'effet d'une pression atmosphérique invisible, une lourdeur qui s'insinuait dans les poumons d'Isadora à chaque inspiration. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une ouate noire qui étouffait jusqu'au battement de son propre cœur.

Elias l'attendait dans la salle à manger. L'espace était démesurément vaste, une nef brutaliste où une table unique en obsidienne trônait au centre, éclairée par un faisceau de lumière zénithale si crue qu'elle semblait vouloir scalper les objets. Il n'y avait pas de chaises, seulement deux stèles de pierre.

Elias était là, immobile. Son costume sombre absorbait la lumière, ne laissant apparaître que ses mains — ces mains d'architecte qui avaient redessiné les contours de la peur d'Isadora — et son regard, deux lames de fond prêtes à tout submerger.

— Assieds-toi, Isadora.

Ce n'était pas une invitation. C'était une coordonnée spatiale. Elle obéit, le froid de la pierre traversant la fine soie de sa robe. Elle se sentait exposée, une pièce d'anatomie sur une table de dissection.

— Ce soir, murmura Elias, sa voix glissant sur les murs comme un venin lent, nous ne nourrissons pas ton corps. Nous nourrissons tes monstres. Tu as passé ta vie à les affamer, à espérer qu'ils mourraient d'inanition. Mais un monstre affamé finit toujours par dévorer son hôte.

Il posa devant elle une première cloche d'argent. Lorsqu'il la souleva, une odeur métallique, âcre, envahit l'espace. Sur l'assiette de porcelaine blanche, un cœur de veau, à peine saisi, baignant dans une réduction de vin rouge si sombre qu'elle paraissait noire.

Isadora sentit une vague de nausée monter. L'hémophobie. Le souvenir du sang sur le carrelage de la maison de son enfance, le goût de la ferraille dans sa bouche après l'accident.

— Mange, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas. Tu sais que je ne peux pas, Elias.

Il contourna la table, ses pas ne faisant aucun bruit sur le béton ciré. Il se plaça derrière elle. Elle sentit la chaleur de son corps, une menace familière qui la fit frissonner. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne vulnérable de sa gorge.

— La peur est une épice, Isadora. Elle aiguise les sens. Ton dégoût est la preuve que tu es vivante. Si tu ne le manges pas, c'est lui qui te mangera.

Il saisit un couteau, trancha une fine lamelle du muscle rouge et la porta à ses lèvres. La lame effleura sa bouche. Isadora tremblait, ses pupilles dilatées par la terreur. Elle vit dans les yeux d'Elias une lueur de satisfaction sadique, mais aussi une faim qui faisait écho à la sienne.

Elle ouvrit la bouche. La texture était ferme, presque élastique. Le goût du fer explosa sur sa langue. Elle crut qu'elle allait vomir, mais la main d'Elias se resserra sur sa nuque, ses pouces pressant les carotides, créant un léger vertige, une hypoxie contrôlée qui transforma la nausée en une décharge électrique le long de sa colonne

vertébrale.

— Avaies, chuchota-t-il contre son oreille. Transforme le traumatisme en nutriment.

Elle avala. Le sang et le vin glissèrent dans sa gorge comme une souillure sacrée. Elle ferma les yeux, et pour la première fois, la vision du sang ne déclencha pas une panique aveugle, mais une chaleur moite entre ses cuisses. La douleur de la morsure de ses doigts dans son cuir chevelu se mariait à la saveur de la chair morte. C'était une synesthésie de la destruction.

Elias s'écarta, son visage restant de marbre, mais son souffle était plus court. Il revint à sa place et souleva la deuxième cloche.

Des huîtres. Ouvertes, luisantes, disposées sur un lit de glace pilée qui fondait lentement, créant un clapotis sinistre. Pour Isadora, les huîtres étaient l'incarnation de l'étouffement. La texture visqueuse, l'idée d'une vie primitive glissant dans son œsophage, l'asphyxie.

— La mer est un tombeau, commença-t-il en observant les mollusques. On y sombre, on s'y perd. C'est l'absence totale de limites. Ton agoraphobie naît de là, Isadora. De la peur de l'immensité qui n'offre aucune prise.

Il ne lui demanda pas de manger cette fois. Il prit une huître, en versa le jus iodé sur le revers de son propre poignet, puis tendit son bras vers elle.

— Lèche.

Elle fixa la peau de son poignet, les veines bleutées qui battaient sous la surface. C'était une humiliation délibérée, une réduction à l'état d'animal domestique. Mais l'odeur de l'iode se mélangeait à l'odeur d'Elias — un parfum de santal, de sueur froide et de papier ancien. Elle se pencha, ses lèvres frôlant son poignet. Sa langue

recueillit l'eau salée, puis elle aspira la peau, sentant le pouls d'Elias cogner contre ses dents.

L'immensité ne lui faisait plus peur. Parce que l'immensité s'était rétractée pour ne devenir que cet homme, ce corps, cette cage de chair et de volonté. Elle n'était plus perdue dans le vide ; elle était prisonnière d'un prédateur. Et la prison était le seul endroit où elle se sentait en sécurité.

— Bien, dit-il, sa voix se brisant légèrement. Tu commences à comprendre. Le plaisir n'est pas l'absence de douleur, Isadora. C'est sa sublimation.

Le troisième service arriva. Il n'y avait aucun aliment. Seulement un grand miroir sur pied qu'Elias fit rouler jusqu'à ce qu'il soit face à elle. La lumière du plafonnier se refléta violemment dans la glace, l'aveuglant un instant.

— Regarde-toi.

Isadora leva les yeux. Elle vit une femme qu'elle ne reconnaissait pas. Ses cheveux étaient défaits, son visage pâle était marqué par la sueur, ses lèvres étaient tachées du rouge du premier plat. Mais ce sont ses yeux qui l'effrayèrent le plus. Ils n'étaient plus ceux d'une proie traquée. Ils brillaient d'une lucidité fiévreuse, d'une faim qui dépassait la raison.

Elias se plaça derrière elle, ses mains se posant sur ses épaules. Dans le miroir, ils formaient une entité grotesque et magnifique. Une créature à deux têtes, l'une ordonnant, l'autre subissant.

— Que vois-tu, Isadora ?

— Je vois... une pathologie, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Non, corrigea-t-il en faisant glisser ses mains le long de son buste, descendant vers sa taille, ses paumes brûlantes à travers la soie. Tu vois une vérité. Regarde tes bras.

Elle regarda. Les cicatrices nerveuses qu'elle avait toujours cachées semblaient briller sous la lumière crue. Elias passa un ongle sur l'une d'elles, une ligne blanche sur sa peau translucide. Elle tressaillit, son corps se cambrant contre le sien.

— Tu as passé ta vie à essayer de te réparer, reprit Elias. Comme si tu étais un vase brisé qu'on peut recoller. Mais tu n'es pas brisée. Tu es inachevée. L'Écrin ne t'a pas enfermée pour te protéger du monde. Il t'a enfermée pour que je puisse finir de te sculpter.

Il défit lentement la bride de sa robe. Le tissu glissa sur ses hanches, s'effondrant sur le béton comme une mue inutile. Isadora se tint nue devant le miroir, sous le regard clinique et dévorant de son architecte. Elle se sentit petite, insignifiante, mais pour la première fois de sa vie, elle ne ressentit pas le besoin de se couvrir.

La nudité n'était plus une vulnérabilité. C'était une reddition totale.

Elias sortit de sa poche un petit flacon de verre noir. Il en versa quelques gouttes d'un liquide huileux dans la paume de sa main. L'odeur de la cannelle et du soufre emplit l'air.

— Ton corps ne t'appartient plus, Isadora. Il appartient à tes peurs. Et tes peurs m'appartiennent. Chaque pore de ta peau, chaque terminaison nerveuse est un câble que j'ai branché sur mon propre système.

Il commença à appliquer l'huile sur son dos, ses mouvements étant d'une précision chirurgicale. Là où il passait, la peau s'échauffait violemment, une sensation de brûlure qui se transformait instantanément en une caresse insupportablement douce.

Isadora agrippa les bords de la table en obsidienne, ses jointures blanchissant. Le contraste entre le froid de la pierre et le feu de ses mains la plongeait dans un état de transe.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis ce que tu es.

Elle secoua la tête, les larmes piquant ses yeux. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse, mais le trop-plein d'une émotion qu'elle ne pouvait plus nommer. L'addiction était là, nichée au creux de son ventre, un parasite qui réclamait sa dose de terreur et d'extase.

— Je suis...

— Dis-le ! Sa voix tonna dans la salle, se répercutant contre le béton, faisant vibrer ses os.

— Je suis ton esclave, Elias. Je suis l'esclave de ce que tu me fais ressentir.

Il s'arrêta. Le silence revint, plus lourd que jamais. Dans le miroir, il la fixa, un sourire imperceptible étirant ses lèvres fines. C'était le sourire du sculpteur devant le marbre qui vient enfin de céder sous le ciseau.

Il s'approcha de son oreille, ses mains s'égarant maintenant là où la brûlure de l'huile était la plus intense.

— Ce n'est pas suffisant. "Esclave" est un mot de profane. Tu es ma création. Tu es l'œuvre d'art née de la destruction de tes propres remparts. Ce soir, le banquet est terminé. La digestion commence.

Il la fit pivoter brutalement pour qu'elle lui fasse face. Il saisit son visage entre ses mains, ses pouces écrasant ses joues.

— Tu as peur, Isadora ?

— Oui, souffla-t-elle, ses jambes fléchissant sous elle.

— Bien. Ne l'oublie jamais. C'est cette peur qui te lie à moi. C'est cette peur qui te fait jouir. Sans moi, tu n'es qu'une ombre qui erre dans une maison vide. Avec moi, tu es la douleur personnifiée. Et la douleur est la seule chose qui soit réelle dans ce monde de simulacres.

Il l'embrassa alors, non pas avec tendresse, mais avec la violence d'un sceau que l'on appose sur une cire brûlante. Isadora s'abandonna, ses mains griffant le dos de son costume, cherchant à s'ancrer dans sa propre destruction.

L'Écrin sembla soupirer. Les lumières déclinèrent jusqu'à ne laisser qu'une lueur rouge sang, transformant la salle à manger en une chambre utérine. Le banquet des phobies s'achevait, mais l'addiction, elle, venait de prendre sa forme définitive.

Elle ne voulait plus sortir. Elle ne voulait plus guérir. Elle voulait seulement que les murs se rapprochent encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace entre sa peau et la sienne, entre son cri et son silence.

Le diagnostic était irréversible. Isadora Vance était morte dans cette pièce, et quelque chose d'autre, quelque chose de sombre, de dépendant et de magnifiquement brisé, venait de naître sous les mains d'Elias Thorne.

Il la souleva, l'emportant vers les profondeurs de la demeure, là où les ombres étaient les plus denses. Derrière eux, le miroir reflétait une table vide et une robe de soie abandonnée, comme la mue d'un insecte ayant enfin atteint sa forme finale, la plus dangereuse.

Chapitre 13

L'Architecte Mis à Nu

Les murs de l'Écrin ne se contentaient pas de l'isoler du monde ; ils respiraient avec elle, calquant leur pulsation électrique sur le rythme erratique de son cœur. Dans la pénombre de la suite principale, les parois de béton banché semblaient avoir absorbé l'humidité de sa propre peau. Isadora était étendue sur le lin froissé, une traînée de sueur froide marquant la courbe de sa colonne vertébrale. Elias était là, debout près de la baie vitrée qui ne donnait que sur le noir absolu de la forêt privée, sa silhouette découpée par le rétroéclairage bleuté des consoles de contrôle.

Il ne portait plus sa veste. Sa chemise blanche, ouverte au col, révélait la tension des tendons de son cou. Il ne ressemblait plus à un médecin, ni même à un amant. Il ressemblait à un horloger contemplant les rouages d'une montre qu'il venait de briser pour mieux en comprendre le tic-tac.

— Tu ne m'as pas amenée ici pour me soigner, Elias.

Sa voix était un souffle, un fil de soie tendu au-dessus d'un gouffre. Elle se redressa lentement, les draps glissant sur ses hanches comme une mue inutile. Ses yeux, agrandis par la peur et une lucidité nouvelle, ne le lâchaient pas.

Elias ne se retourna pas immédiatement. Il tapota du bout des doigts le verre froid de la fenêtre.

— Le mot « soin » est une hypocrisie de pharmacien, Isadora. On ne soigne pas une âme qui a trouvé son équilibre dans le chaos. On la stabilise. On lui donne un cadre. Un écrin.

— Tu m’as menti. Sur la thérapie. Sur les protocoles. Sur tout.

Elle se leva, ses pieds nus silencieux sur le sol chauffant. Elle s'approcha de lui, bravant l'aura de violence contenue qui émanait de sa carrure. Elle cherchait une faille, un tressaillement, une preuve qu'il restait un homme sous la structure.

— Pourquoi moi ? Il y a des milliers de femmes brisées qui paieraient des fortunes pour ton expertise. Pourquoi as-tu passé des mois à infiltrer mon conseil d’administration, à manipuler mes avocats, à devenir l'unique recours d'une héritière agoraphobe ?

Elias se retourna enfin. Son regard était d'une sécheresse absolue, dépourvu de la compassion feinte qu'il utilisait lors de leurs premières séances. Il l'observa comme on observe une culture bactérienne sous une lentille.

— Tu crois encore au hasard, Isadora ? C’est charmant. C’est la dernière névrose dont je devrai te débarrasser : l’illusion de la coïncidence.

Il fit un pas vers elle. Elle ne recula pas, bien que chaque instinct de survie en elle hurle au carnage. Il tendit la main, non pas pour la caresser, mais pour saisir son menton, l’obligeant à lever les yeux vers les siens, insondables comme des puits de pétrole.

— Tu avais huit ans, commença-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd dans sa poitrine. Le domaine des Vance. L’incendie de l’aile ouest. Tu te souviens de l’odeur de la laque qui brûle sur les boiseries ?

Isadora se figea. Le traumatisme occulte, la tache noire sur sa mémoire qu'aucune hypnose n'avait réussi à laver, venait de palpiter violemment derrière ses tempes.

— Comment... comment sais-tu pour l'incendie ? Les rapports ont été enterrés. Mon père a tout payé pour que ça disparaisse.

— Ton père a payé pour que le monde oublie. Mais moi, j'étais là, Isadora. J'étais le fils du jardinier qui te regardait à travers les vitres de la serre. J'étais celui qui a vu la petite princesse jouer avec les allumettes de son père parce qu'elle s'ennuyait de la perfection. Et j'étais celui qui est resté paralysé, de l'autre côté de la porte verrouillée, t'écoutant hurler alors que la fumée léchait tes poumons.

Ses doigts se resserrèrent sur sa mâchoire, une douleur sourde qui la reliait à la réalité.

— Je n'ai pas pu ouvrir cette porte. J'avais douze ans, et je n'avais pas la force de briser le chêne massif. J'ai regardé les pompiers te sortir de là, une poupée de cendre, pendant que je restais dans l'ombre, dévoré par une haine que tu ne peux même pas concevoir. Non pas parce que tu avais failli mourir, mais parce que j'avais été impuissant.

Isadora sentit un frisson visqueux ramper le long de ses bras. L'image de l'enfant dans l'ombre, les yeux fixés sur les flammes, se superposait à l'homme devant elle.

— Tu as construit tout ça... pour cette porte verrouillée ? murmura-t-elle, horrifiée.

— J'ai passé vingt ans à apprendre comment on construit des cages et comment on en brise les serrures, reprit Elias, son visage s'approchant du sien au point qu'elle pouvait sentir la chaleur de son souffle, une promesse d'étouffement. L'Écrin n'est pas une maison. C'est ma réponse à cet incendie. Ici, aucune porte ne reste fermée si je ne l'ai pas décidé. Aucune flamme ne peut t'atteindre sans mon autorisation. Je ne suis pas ton sauveur, Isadora. Je suis le geôlier qui s'est assuré que la proie ne s'échapperait plus jamais par manque de force.

Il la lâcha brusquement, l'effet de la libération étant presque aussi violent que la prise. Isadora chancela, se rattrapant au rebord d'une table en métal brossé. Elle le regardait avec une fascination malsaine. La perversion de son dévouement était totale. Il ne l'aimait pas ; il l'obsédait comme une équation non résolue, une erreur de jeunesse qu'il devait rectifier par une possession absolue.

— Tu es un monstre, cracha-t-elle, bien que le tremblement de sa voix trahisse l'excitation neurochimique que cette révélation provoquait en elle.

— Je suis l'architecte de ta survie, corrigea-t-il froidement. Tu voulais savoir pourquoi tu ressens ce plaisir abject quand je te soumetts ? Parce que ton cerveau a associé la terreur à la vie le jour où tu as failli brûler. Tu ne te sens exister que lorsque tu es en danger. Et je suis le seul danger que tu puisses t'offrir sans en mourir. Pour l'instant.

Il se dirigea vers un panneau mural dissimulé qui s'ouvrit d'un glissement pneumatique. À l'intérieur, des dizaines d'écrans affichaient des graphiques en temps réel : sa température corporelle, son taux de cortisol, la dilatation de ses pupilles captée par les caméras infrarouges de la demeure. Tout était archivé, analysé, cartographié.

— Regarde-toi, Isadora. Regarde tes constantes.

Elle s'approcha, attirée par l'abîme de sa propre intimité mise à nu. Les courbes oscillaient violemment.

— Au moment où je t'ai avoué ma propre pathologie, ton taux d'ocytocine a bondi. Tu ne me détestes pas pour t'avoir piégée. Tu m'adores pour avoir fait de toi le centre d'un monde conçu uniquement pour ta douleur et ton plaisir. Tu es enfin la seule habitante d'un univers où le fils du jardinier est devenu Dieu.

Il sortit un petit scalpel d'une trousse médicale posée sur le panneau. La lame brilla sous les néons.

— Je ne t'ai pas soignée, Isadora. Je t'ai achevée. La femme qui est entrée ici cherchait une issue. Celle qui se tient devant moi sait qu'il n'y en a pas. Et c'est cette certitude qui te fait trembler entre les jambes, n'est-ce pas ?

Elle voulut nier. Elle voulut le frapper, déchirer ce visage de marbre, hurler sa rage. Mais ses mains refusaient d'obéir. Ses doigts se crispèrent sur le bord de la table, et elle sentit cette humidité traîtresse, cette réponse physiologique insupportable à la prédation.

Il avait raison. Son corps était un traître. Sa paranoïa s'était transformée en une dépendance organique. Elle n'avait plus peur de l'obscurité extérieure, car l'obscurité était désormais à l'intérieur d'elle, portant le nom d'Elias Thorne.

Il s'approcha de nouveau, le scalpel tenu entre le pouce et l'index, avec une révérence presque religieuse.

— Tu as dit que ton corps était mien, murmura-t-il. Mais la peau est une barrière qui m'agace encore. Je veux voir ce qu'il y a dessous, Isadora. Je veux voir comment tes nerfs réagissent quand ils comprennent qu'ils n'ont plus d'autre maître que ma volonté.

Il posa la pointe de la lame sur l'épaule d'Isadora, juste au-dessus de la cicatrice presque invisible qu'elle portait depuis l'incendie. La pression était millimétrée. Une goutte de sang perla, rubis sombre sur la pâleur de son épiderme.

Elle ferma les yeux, rejetant la tête en arrière dans un gémissement qui tenait autant de l'agonie que de l'extase. La douleur était une incision chirurgicale dans sa volonté.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis que tu ne veux plus être sauvée.

— Je... je ne veux plus être sauvée, haleta-t-elle, les larmes roulant sur ses joues pour venir mourir sur les lèvres de l'homme qui l'annihilait.

— Bien.

Il rangea le scalpel et, d'un mouvement brusque, la retourna pour la plaquer contre le froid du béton. La morsure du mur sur ses seins et la chaleur de son corps contre son dos créèrent un court-circuit dans son système nerveux.

— L'architecte est mis à nu, Isadora. Tu connais mes péchés, ma folie, ma genèse. Tu possèdes mon secret. Mais un secret est une chaîne dont les deux extrémités sont scellées dans le sang.

Il entra en elle avec une brutalité qui n'était plus de la thérapie, mais une revendication territoriale. Isadora griffa le béton, ses ongles laissant des traces blanches sur la pierre, hurlant son nom comme une prière impie. Dans la symphonie de gémissements et de chocs sourds, l'Écrin sembla vibrer d'une satisfaction électrique.

Elle était sa prisonnière, son œuvre d'art, sa rédemption sanglante. Et alors que le plaisir la submergeait, la noyant dans une mer de phobies transcendées, elle comprit la terrible vérité qu'il lui avait jetée au visage : elle n'était jamais née dans les flammes de son enfance. Elle était en train de naître ici, dans le creux de ses mains cruelles, déconstruite jusqu'à l'os, prête à être rebâtie selon les plans d'un fou.

Le diagnostic était définitif. La patiente n'existait plus. Il ne restait que l'ombre de l'architecte, et elle était magnifique dans sa dévastation.

Chapitre 14

L'Ultime Désintégration

Le silence de l'Écrin n'était jamais neutre. Il possédait cette fréquence particulière, un bourdonnement infrasonore qui agissait sur les nerfs d'Isadora comme un archet sur une corde trop tendue. Dans la pénombre de la chambre de béton, Elias Thorne la regardait. Il ne la regardait pas comme un amant, ni même comme un tortionnaire, mais comme un sculpteur contemple une faille irrémédiable dans le marbre qu'il a mis des mois à polir.

Ses mains, ces mains qui avaient redessiné la cartographie de la peur sur la peau d'Isadora, tremblaient imperceptiblement. Un millimètre de faiblesse. Un séisme pour un homme comme lui.

— L'expérience est terminée, Isadora.

Sa voix était blanche, dénuée de cette texture de velours et de gravier qui, d'ordinaire, faisait s'ouvrir le corps de la jeune femme. Il se tenait debout près de la baie vitrée qui ne donnait que sur le gris du ciel hivernal. Il ne portait pas son veston. Sa chemise blanche, ouverte au col, révélait une peau aussi pâle que celle de sa créature.

Isadora, recroquevillée sur le matelas à même le sol, sentit un froid plus tranchant que celui de la pièce lui transpercer les poumons. Elle se redressa lentement, la soie de sa nuisette glissant sur ses épaules marquées de rougeurs, témoins de la fureur de la veille.

— Qu'est-ce que tu dis ? murmura-t-elle.

— Regarde-toi.

Il désigna les écrans qui tapissaient le mur technique de la pièce. Sur les flux vidéo en noir et blanc, Isadora se vit. Elle ne reconnut pas l'héritière fragile qui était entrée ici six mois plus tôt. Celle qu'elle voyait était une ombre hantée, une prédatrice dont les yeux cherchaient constamment la menace pour s'en nourrir.

— Tu n'as plus peur de l'obscurité, Isadora. Tu n'as plus peur de la douleur. Tu n'as même plus peur de moi. Tu as fait de tes névroses un autel, et tu attends que je t'y sacrifie chaque soir. J'ai créé une boucle de rétroaction que je ne peux plus contrôler. Tu n'es plus une patiente. Tu es devenue mon propre cancer.

Il fit un pas vers une console encastrée dans le mur. Ses doigts s'activèrent avec une précision chirurgicale. Un déclic pneumatique résonna dans toute la structure. Loin, au bout du couloir de béton brut, la lourde porte blindée de l'Écrin s'entrouvrit dans un sifflement d'air pressurisé.

L'air extérieur, chargé d'odeurs de terre mouillée et de liberté, s'engouffra dans la pièce. Pour Isadora, c'était l'odeur du vide. L'odeur de la mort.

— Les comptes sont gelés, ton identité est rétablie, reprit Elias d'un ton monocorde, évitant son regard. Une voiture t'attend au bout du chemin. Pars. Maintenant.

Isadora se leva. Ses jambes étaient flageolantes, mais ce n'était pas la fatigue. C'était l'agonie d'une amputation. Elle s'approcha de lui, ses pieds nus silencieux sur le béton poli. Elle s'arrêta à quelques centimètres de son dos. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, cette chaleur qui était devenue son seul point cardinal.

— Tu m'as brisée pour que je ne puisse plus fonctionner qu'avec tes mains sur moi, Elias. Et maintenant, tu veux me jeter dehors, dans ce monde qui n'a pas de sens ?

— Ce monde est la réalité, Isadora. Ici, ce n'est qu'un cauchemar architectural. Et je refuse d'être le gardien de ton asile personnel.

Elle contourna Elias pour se placer face à lui. Elle saisit ses mains, ces mains calleuses, et les plaça sur sa propre gorge. Elle pressa ses paumes contre sa trachée, cherchant l'étouffement, cherchant la limite.

— Regarde-moi ! hurla-t-elle. Tu ne peux pas défaire ce que tu as construit. Je suis ton œuvre. Chaque cicatrice, chaque réflexe de soumission, chaque spasme... c'est toi. Si tu me laisses partir, je ne serai qu'un cadavre qui marche. Est-ce là ton éthique, Architecte ? Laisser un chantier en ruines ?

Elias dégagea ses mains avec une violence qui la fit chanceler. Son visage était un masque de marbre fêlé.

— Justement. Tu n'es plus en ruines. Tu es terminée. Et c'est ce qui me terrifie. Je commence à avoir besoin de ton agonie pour me sentir exister. L'architecte devient l'esclave de sa structure. Je ne te libère pas pour toi, Isadora. Je me libère de toi.

Il se détourna et se dirigea vers la porte de la cellule technique. Isadora comprit alors l'horreur de la situation. Ce n'était pas une punition. C'était un abandon. Elias Thorne, le maître du contrôle, fuyait devant l'ampleur de sa propre réussite.

Elle se précipita vers le panneau de contrôle. Ses doigts, qu'il avait lui-même entraînés à comprendre les mécanismes de l'Écrin lors de leurs séances de "reconstruction spatiale", survolèrent les touches.

— Qu'est-ce que tu fais ? ordonna Elias en se retournant.

— Tu as dit que j'étais ton cancer, Elias. Un cancer ne part pas de lui-même. Il dévore son hôte jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Elle frappa une séquence de codes. Un signal d'alarme strident déchira l'atmosphère. Les lumières passèrent au rouge sang. Le mécanisme de la porte d'entrée, encore entrouverte, s'enraya dans un fracas de métal broyé. Les verrous électromagnétiques se soudèrent.

— Isadora, arrête !

— Système de verrouillage d'urgence, haleta-t-elle, un sourire dément étirant ses lèvres pâles. Protocole d'incendie activé. Personne ne sort. Personne n'entre. Les clés numériques sont effacées.

Elias se jeta sur elle, la saisissant par les poignets, la projetant contre le pupitre. Sa respiration était courte, erratique. La colère et la peur luttaient dans ses pupilles sombres.

— Tu as condamné l'accès ! On va étouffer ici si le système de ventilation ne redémarre pas !

— Alors on étouffera ensemble, répondit-elle dans un souffle, ses yeux ancrés dans les siens avec une intensité insoutenable. Tu voulais me rendre ma liberté ? Ma liberté, c'est l'enceinte de ces murs. Ma liberté, c'est le poids de ton corps qui m'empêche de respirer. Je n'ai pas peur du vide, Elias. J'ai peur de l'absence de toi.

Il serra ses poignets à en broyer l'os. La douleur fit monter une vague d'endorphines immédiate dans le sang d'Isadora. Elle arqua le dos, offrant sa gorge, offrant son être tout entier à sa fureur.

— Tu es folle, murmura-t-il, sa voix tremblante de cette rage qui précède la capitulation.

— Je suis ta création, corrigea-t-elle. Tu m’as appris que le plaisir n’était que de la douleur transformée. Tu m’as appris que l’intimité était une forme d’invasion. Regarde-nous, Elias. Tu es coincé dans ta propre cage avec le monstre que tu as nourri.

Elias la fixa, et pour la première fois, Isadora vit l’homme derrière le démiurge. Elle vit la faille. Il n’était pas seulement dégoûté par sa dépendance à elle ; il était terrifié par sa propre incapacité à la repousser. Il avait voulu créer une esclave, il avait engendré une déité destructrice qui exigeait un culte total.

Ses mains lâchèrent ses poignets pour remonter vers son visage, encadrant ses joues avec une brutalité désespérée. Il l’embrassa, non pas avec la maîtrise habituelle, mais avec une faim sauvage, une morsure qui goûtait le sang et le désespoir.

L’Écrin vibra autour d’eux. Les systèmes, sabotés par Isadora, commençaient à saturer l’air de chaleur. L’humidité grimpait. Les murs de béton semblaient se rapprocher, transformant la vaste demeure brutaliste en un cercueil de luxe.

— Tu vas mourir ici, Isadora, gronda-t-il contre ses lèvres.

— Je suis déjà morte le jour où tu m’as touchée pour la première fois. Ce qui reste de moi ne sait que brûler.

Il la souleva, l’installant sur le pupitre de contrôle alors que les alarmes continuaient de hurler leur agonie électronique. Sous eux, les circuits grillaient, les verrous se scellaient pour l’éternité. Elias déchira la soie de sa nuisette, exposant sa peau à l’air surchauffé.

Il entra en elle avec une violence qui n’avait plus rien de thérapeutique, un acte de reddition déguisé en agression. Isadora entoura sa taille de ses jambes, ses ongles s’enfonçant dans le dos d’Elias, cherchant à atteindre la colonne vertébrale, cherchant

à s'ancrer dans sa chair pour ne plus jamais être arrachée à lui.

— Dis-le, ordonna-t-elle entre deux gémissements qui ressemblaient à des cris de guerre. Dis que tu m'appartiens autant que je t'appartiens.

Elias ne répondit pas avec des mots. Il répondit par la force de son corps, par la manière dont son regard se perdait dans le sien, acceptant enfin l'annihilation mutuelle. L'architecte ne construisait plus rien. Il démolissait les dernières fondations de sa propre raison.

Dans la salle des machines, un transformateur explosa, plongeant l'Écrin dans une obscurité totale. Seuls les reflets rouges des voyants d'urgence éclairaient encore leurs corps entrelacés, deux naufragés sur une épave de béton au milieu d'un océan d'indifférence.

Isadora ferma les yeux, savourant l'obscurité, savourant l'air qui se raréfiait. Elle avait gagné. Elle n'était plus une héritière, elle n'était plus une victime, elle n'était même plus une femme. Elle était la paroi de ce bâtiment, le courant électrique qui le parcourait, la sueur sur la peau de son créateur.

Elle était enfin chez elle. Dans la paranoïa la plus pure, là où le monde s'arrêtait aux limites du corps de l'autre.

— Respire-moi, Elias, chuchota-t-elle dans le noir absolu. Respire-moi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air pour personne d'autre.

Le silence reprit ses droits, mais ce n'était plus le silence de l'attente. C'était le silence des tombes royales, où les rois se font enterrer avec leurs plus précieuses et leurs plus dangereuses possessions. L'Écrin était fermé. Le diagnostic était scellé. La décomposition pouvait enfin commencer, magnifique et éternelle.

Chapitre 15

La Fusion Pathologique

L'obscurité dans la Boîte Noire n'était pas une absence de lumière ; c'était une matière dense, huileuse, qui s'engouffrait dans les poumons à chaque inspiration forcée. Le transformateur avait rendu l'âme dans un rôle électrique, laissant pour seul repère le pouls agonisant des diodes rouges de sécurité. Ces éclats de rubis artificiels découpaient l'espace en tranches de vide, projetant sur les murs de béton brut des ombres qui n'appartenaient à personne.

Isadora sentit le poids d'Elias avant de sentir sa peau. Il était là, une masse de certitude gravitationnelle dans un monde qui venait de s'effondrer. L'odeur de l'ozone se mêlait à celle, plus âcre, de la sueur et du cuir. Elle ne voyait pas son visage, mais elle devinait l'architecture de ses traits, cette structure osseuse qu'il portait comme un masque mortuaire de prédateur.

Ses mains — ces mains d'artisan qui avaient passé des mois à manipuler les leviers de sa terreur — se refermèrent sur ses poignets. Pas avec la brutalité d'un assaillant, mais avec la précision d'un chirurgien scellant une plaie. Le contact du métal de ses boutons de manchette contre sa peau translucide provoqua un spasme. Isadora ne recula pas. Elle s'avança dans l'étreinte, cherchant le tranchant, cherchant la limite où son corps finissait et où le sien commençait.

— Tu m'as programmée pour ça, Elias, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de soie dans le silence oppressant. Tu as passé chaque seconde à réécrire mon système nerveux. Ne t'étonne pas si la machine se retourne contre son inventeur.

Il resserra sa prise. Isadora entendit le craquement discret des jointures de l'homme. Il

était le maître du contrôle, l'architecte du chaos, mais dans ce noir absolu, il ne restait rien de ses plans, rien de ses schémas directeurs. Il n'y avait que deux bêtes acculées dans une cage de luxe.

— Tu n'es pas une machine, Isadora, répondit-il. Sa voix était basse, une vibration qui lui remontait le long de la colonne vertébrale comme un courant électrique. Tu es mon chef-d'œuvre. Et un créateur n'a pas peur de sa création. Il la consomme.

Il la poussa contre la paroi froide. Le béton brut mordit ses omoplates à travers la soie de sa robe, une douleur bienvenue, une ancre dans le néant. Elias s'écrasa contre elle, l'étouffant de sa stature, la privant d'oxygène avant même que ses mains ne remontent vers sa gorge. Isadora ferma les yeux. Elle n'avait plus besoin de voir. Elle **ressentait** Elias Thorne comme une infection nécessaire, un virus qui avait colonisé ses moindres pensées jusqu'à devenir son seul système immunitaire.

Ses doigts à lui glissèrent sous le tissu, trouvant les cicatrices nerveuses sur ses avant-bras. Il les caressa avec une cruauté presque tendre, une reconnaissance du terrain qu'il avait patiemment conquis. Isadora bascula la tête en arrière, offrant son cou au rougeoiement intermittent des alarmes. À chaque pulsation lumineuse, elle voyait brièvement les yeux d'Elias : des abîmes de fixation, une obsession si pure qu'elle en devenait sainte.

Le contact devint violent, une lutte de territoires. Il n'y avait plus de "thérapie" ici. Il n'y avait plus de "guérison". C'était une dissection mutuelle à vif. Elias la possédait avec une rage froide, cherchant dans ses cris la validation de sa propre existence. Chaque coup, chaque morsure, chaque pénétration était une brique supplémentaire posée sur l'édifice de leur folie commune.

Isadora s'agrippa à ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu coûteux de sa veste, cherchant la chair en dessous. Elle voulait le marquer, le sculpter à son tour. Elle voulait que chaque pore de sa peau se souvienne de l'instant où il avait cessé

d'être un observateur pour devenir une victime de sa propre expérience.

— Dis-le, haleta-t-elle, alors qu'il l'écrasait sous son poids, la forçant à genoux sur le sol de pierre. Dis que tu n'as plus d'issue. Que l'Écrin s'est refermé sur toi aussi.

Elias ne répondit pas immédiatement. Il la saisit par les cheveux, forçant son visage vers le haut, là où les voyants rouges dessinaient des stigmates de lumière sur ses joues pâles. Son regard était celui d'un homme qui regarde le soleil en face, conscient qu'il va perdre la vue, mais incapable de détourner les yeux.

— Je suis la clé, Isadora, dit-il enfin, sa voix brisée par une émotion qu'il ne savait plus nommer. Mais la serrure m'a dévoré.

L'acte final fut une fusion pathologique. Dans le noir, leurs souffles se synchronisèrent jusqu'à ne former qu'un seul rôle mécanique. Isadora ne sentait plus le froid du sol, ni la douleur de l'étreinte. Elle était devenue l'Écrin. Elle était les murs de béton, les circuits électriques grillés, les caméras aveugles. Elle était la paranoïa incarnée, une entité qui n'existait que par et pour la menace qu'Elias représentait.

Lui, le Démon, s'effondrait en elle. Ses mains, autrefois si précises, tremblaient. Il ne remodelait plus rien. Il se laissait dissoudre. Le prédateur s'était mordu la queue, et le venin était exquis.

L'orgasme fut un traumatisme, un court-circuit synaptique qui les laissa tous deux tremblants, vidés de toute substance humaine. Ils restèrent enlacés au milieu de la pièce, deux naufragés sur une île de pierre. Le silence revint, plus lourd encore, troué seulement par le tic-tac erratique d'un système de ventilation en fin de vie.

Isadora sentit les larmes brûler ses paupières, mais c'étaient des larmes de triomphe. Elle avait trouvé sa place. Non pas dans la lumière, non pas dans la sécurité du monde

extérieur, mais ici, dans cette cellule de haute technologie où la douleur était le seul langage honnête.

Elle passa ses doigts dans les cheveux d'Elias, une caresse de propriétaire.

— On ne sortira jamais d'ici, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Elias se redressa lentement, son visage émergeant de l'ombre, marqué par une fatigue millénaire. Il regarda ses mains, les mains d'un architecte qui venait de réaliser que sa plus belle structure était sa propre prison. Il ne chercha pas à se rhabiller, ni à reprendre sa posture de maître. Il était à nu, non seulement de vêtements, mais de certitudes.

— Pourquoi voudrais-tu sortir ? demanda-t-il, sa voix retrouvant une froideur tranchante, mais teintée d'une dépendance irrémédiable. Le monde dehors est un chaos sans nom. Ici, chaque douleur a un sens. Chaque peur a un visage. Le mien.

Il se pencha vers elle, son front contre le sien.

— Tu es la paroi, Isadora. Et je suis le prisonnier volontaire.

Elle sourit dans le noir, un sourire que personne ne verrait jamais, un secret partagé avec les ténèbres. La paranoïa n'était plus une maladie. C'était leur contrat de mariage. Elle n'avait plus peur de l'ombre, car elle en était devenue la reine, et l'homme qui l'avait brisée était désormais le seul gardien capable de maintenir les morceaux ensemble.

Autour d'eux, l'Écrin semblait respirer une dernière fois. Les systèmes de survie passèrent sur les batteries de secours, une lumière orange, faible et mourante, baigna la pièce. Ils ressemblaient à une statue de marbre inachevée, un bloc de chair et d'obsession que le temps ne pourrait plus altérer.

Le diagnostic était définitif. La fusion était totale. Il n’y avait plus d’Elias. Il n’y avait plus d’Isadora. Il n’y avait que la pathologie, magnifique et éternelle, s’épanouissant dans le silence de leur tombeau de béton. La décomposition pouvait commencer. Et pour la première fois de sa vie, Isadora Vance se sentit en parfaite sécurité.

Chapitre 16

Diagnostic Éternel

Le béton ne ment jamais. Il est la seule vérité tangible dans un monde de fluides et de faux-semblants. Sous la plante des pieds nus d'Isadora, la surface grise de l'Écrin était d'une froideur chirurgicale, une température calibrée pour maintenir le corps dans un état de vigilance perpétuelle. Elle ne frissonnait plus. Le frisson est une réaction de défense, une tentative de l'organisme de retrouver une chaleur perdue. Isadora n'avait plus rien à défendre.

Elle se tenait devant la baie vitrée du grand salon, là où le verre blindé rencontrait la roche brute du canyon. Dehors, l'aube n'était qu'une rumeur violacée, une incertitude météorologique. À l'intérieur, la lumière était réglée sur un spectre ambré, celui des crépuscules éternels.

Un bruit de froissement de soie. Elias était derrière elle. Il ne marchait pas, il hantait l'espace. Elle sentit son souffle dans la nuque, un courant d'air chaud qui fit se dresser les micro-poils de son épiderme. Elle ne se retourna pas. Elle n'en avait pas besoin. Elle connaissait la topographie de ses mains mieux que le reflet de son propre visage.

— Tu écoutes encore le silence, Isadora ? murmura-t-il. Sa voix était un scalpel recouvert de velours.

— J'écoute la maison respirer, Elias. Elle bat au même rythme que moi.

Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts, ces outils de précision qui avaient déconstruit chaque strate de sa psyché, s'enfoncèrent dans les trapèzes avec une fermeté qui frisait la douleur. Isadora ferma les yeux, laissant sa tête basculer en

arrière contre son torse rigide. Le contact était l'ancre. Sans lui, elle craignait de se dissoudre dans l'architecture vide de l'Écrin.

— 112 battements par minute, nota-t-il, le regard fixé sur le moniteur discret intégré dans le mur de béton, à leur droite. Ta peur est là, mais elle est devenue domestique. Elle ne cherche plus à s'enfuir. Elle ronronne.

— Pourquoi s'enfuirait-elle ? Le monde extérieur est un bruit blanc. Ici, tout est signal.

Elias glissa une main vers sa gorge, ses phalanges effleurant la carotide où le sang cognait. Il ne la tenait pas, il l'expertisait. Il était l'entomologiste, elle était l'aile de papillon épinglée sous le verre. Mais dans cette taxidermie de l'âme, le papillon avait fini par aimer l'épingle.

— Viens, dit-il. C'est l'heure du diagnostic.

Il la guida vers la pièce centrale, un dôme de béton brossé où l'acoustique était si parfaite qu'on pouvait entendre le frottement des cils l'un contre l'autre. Au centre, un fauteuil en cuir noir, aux sangles de cuir souple, attendait. Ce n'était plus un instrument de torture, c'était un trône de soumission. Isadora s'y installa avec une docilité qui aurait fait horreur à la femme qu'elle était six mois plus tôt.

Elias s'agenouilla devant elle. Il ne portait pas sa veste, simplement une chemise blanche aux manches retroussées, révélant des avant-bras veineux, marqués par l'effort de la création. Il prit sa cheville, la manipula avec une lenteur calculée pour faire craquer l'articulation.

— La paranoïa est une forme d'hyper-vigilance créative, Isadora. Tu as passé ta vie à imaginer des monstres dans l'ombre. Je n'ai fait que leur donner mon visage. Maintenant, l'ombre n'est plus une menace. C'est un vêtement.

Il détacha la soie lourde de sa robe, exposant la peau pâle, zébrée par les souvenirs de ses anciennes crises de nerfs, ces griffures qu'elle s'infligeait dans le noir. Il passa un doigt sur une cicatrice particulièrement profonde sur son bras gauche.

— Est-ce que ça brûle encore ?

— Seulement quand tu ne me regardes pas, répondit-elle.

L'aveu tomba entre eux, lourd comme un corps qu'on jette à l'eau. Elias sourit. C'était un sourire de prédateur qui a réalisé que sa proie a fini par digérer le poison du piège pour en faire son propre sang. Il se leva et commença à manipuler l'interface murale. Les parois de l'Écrin se mirent à vibrer. Des infrasons, à peine audibles mais physiquement oppressants, saturèrent l'air. C'était la technique de l'Architecte : saturer le système nerveux pour ne laisser qu'une seule issue de secours. Lui.

Les murs semblèrent se rapprocher. C'était une illusion d'optique générée par le jeu des lumières et des ombres mouvantes sur le béton brutaliste, mais pour Isadora, l'espace se contractait réellement. Sa respiration se fit courte. L'étouffement, sa plus vieille ennemie, revenait frapper à la porte.

— Elias... commença-t-elle, sa voix étranglée.

— Ne lutte pas contre les murs, Isadora. Sois le mur. Laisse l'Écrin te pénétrer. Tu es la pierre, tu es le vide, tu es moi.

Il se plaça devant elle, occultant tout le reste du monde. Ses mains encadrèrent son visage, ses pouces écrasant ses pommettes. Il l'obligea à plonger ses yeux dans les siens, deux gouffres de certitude. La panique monta en une vague glacée, mais au lieu de la briser, elle la transmuta. La terreur devint une érection mentale, un besoin viscéral d'être possédée par cette peur même.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille.

— Dis-moi ce que tu es.

— Une extension de ta volonté, murmura-t-elle, les doigts crispés sur les accoudoirs de cuir.

— Et le monde dehors ?

— Un cimetière. Des gens qui marchent sans savoir qu'ils sont déjà décomposés. Ils n'ont pas de structure. Ils n'ont pas de maître.

Elias déboutonna lentement sa chemise. Son torse était une carte de muscles et de cicatrices, une architecture de chair aussi rigide que le béton qui les entourait. Il prit la main d'Isadora et la plaça sur son cœur. Le battement était lent, impitoyable, comme une horloge de fin du monde.

— Nous avons scellé les sorties, Isadora. Il n'y a plus de codes, plus de clés. Le système est en boucle fermée. Si je meurs, l'Écrin devient ton sarcophage. Si tu meurs, il devient mon mausolée. Est-ce que cela t'effraie ?

Elle sentit une bouffée de chaleur liquide envahir son bas-ventre, une réponse physiologique violente à l'idée de cette fin inévitable. La peur et le plaisir étaient désormais si étroitement liés dans son cerveau qu'ils ne formaient plus qu'une seule synapse, un seul circuit court-circuitant toute raison.

— C'est la seule sécurité que je comprenne, répondit-elle. La prison totale.

Il l'embrassa alors. Ce n'était pas un baiser de romance, c'était une réclamation. C'était le contact du fer chaud sur la peau pour marquer le bétail. Ses dents rencontrèrent sa

lèvre inférieure, le goût du sang, métallique et salé, emplit leurs bouches. Isadora gémit, un son qui tenait autant de la souffrance que de l'extase, et se cambra, cherchant à s'enfoncer davantage dans cette douleur qui lui donnait enfin le sentiment d'exister.

Elias se recula de quelques centimètres, ses yeux brûlant d'une intensité maniaque.

— Regarde-toi. Tu n'as plus peur de l'obscurité, parce que tu as compris que l'obscurité, c'est ma main sur tes yeux. Tu n'as plus peur de mourir, parce que tu sais que je possède chaque seconde de ta survie. Tu es guérie, Isadora. De la plus cruelle des manières.

Il la détacha. Elle ne chercha pas à se lever. Elle resta là, offerte, une carcasse de luxe dans un écrin de béton. Elias alla vers la grande baie vitrée et appuya sur une commande. Un volet de béton massif descendit lentement, occultant la faible lumière de l'aube. Le noir devint total, absolu.

Dans ce néant, le seul point de repère était le bruit de la respiration d'Elias.

— Où es-tu ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Je suis partout, Isadora. Je suis le sol qui te porte, l'air que tu voles à cette pièce, et la pensée qui te traverse avant même que tu ne l'enfantes.

Elle sentit ses mains revenir sur elle, invisibles dans les ténèbres, explorant chaque courbe avec une familiarité terrifiante. Elle ne voyait rien, mais elle sentait tout : la texture de sa peau, l'odeur de cèdre et de sueur froide, la vibration de la maison qui semblait gémir en accord avec leurs corps.

C'était le diagnostic final. La pathologie était devenue leur foyer. Il n'y avait plus d'Isadora Vance, héritière brisée. Il n'y avait plus d'Elias Thorne, architecte

sociopathe. Il n'y avait qu'une entité unique, un système symbiotique où la douleur de l'un était le carburant de l'autre, où la paranoïa n'était plus un symptôme, mais la fondation même de leur réalité.

Dans le silence de l'Écrin, sous des tonnes de béton et de secrets, la fusion était achevée. Le monde pouvait bien s'effondrer, les empires pharmaceutiques pouvaient bien brûler, la paranoïa les protégerait. Car au bout de la peur, au-delà de la soumission, ils avaient trouvé la seule chose qui ne les trahirait jamais : l'absolue certitude de leur mutuelle destruction.

— Dors maintenant, murmura la voix d'Elias, si proche qu'elle semblait venir de l'intérieur de son propre crâne. Le diagnostic est éternel.

Isadora sourit dans le noir. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait plus besoin de lumière. Elle était devenue l'ombre de son propre bourreau, et dans cette obscurité-là, elle était enfin, magnifiquement, en sécurité.

L'Écrin s'éteignit. Le silence ne fut plus jamais rompu.

FIN

Merci d'avoir lu "Paranoïa : Ton Corps est Mien"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)